

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue trimestrielle

Directrice : Corinne Dupuis Maillet

- | | |
|--|---|
| DAVID O. EVANS, M.A.,
D. Phil. (Oxon), D. Lett. (Paris)
Head of Department of French, U.B.C. | La Querelle du Peuplier |
| SERAPHIN MARION
Membre de la Société Royale du Canada | Le Canada Français d'Autrefois... |
| RAYMOND TANGHE | Image du Canada |
| GERMAINE GUEVREMONT
Membre de l'Académie Canadienne française | Les Demoiselles Mondor |
| CLARENCE GAGNON, R.C.A. | L'Immense Blague de l'Art Moderniste
(suite et conclusion) |
| COLIN-MARTEL (hors-texte) | La Mise en Boîte |
| ROGER VIAU | Le Salon du Printemps |
| JEAN-JULES RICHARD | Fusain |
| ANDREE MAILLET | Quatre Poèmes |
| CLAUDE PICHER (hors-texte) | Dessin d'après l'Antique |
| PHILIPPE LA FERRIERE | Son Premier Mensonge |
| HARRY BERNARD | La Chasse à l'Ours |
| CARMEN ROY | 1. La Médecine Populaire en Gaspésie
2. Conte de folklore |
| PAUL ROUSSEL | Rencontre avec une Grande Dame |
| ETIENNE BLANCHARD, P.S.S. | Les Maux de nos Mots |
| SOLANGE CHAPUT-ROLLAND | Théâtre — Critique des Livres |

RENOUVELEZ DÈS AUJOURD'HUI VOTRE ABONNEMENT

À

LA SOCIÉTÉ CASAVANT

SAISON 1949 - 1950

FERNANDO GERMANI, organiste du Vatican, Rome

ROLANDE FALCINELLI, organiste du SacréCœur de Montmartre, Paris

ANDRÉ MARCHAL, Paris

GERAINT JONES, organiste de la B.B.C. Londres

VIRGIL, FOX, New-York

MARIO SALVADOR, St. Louis, Miss., U.S.A.

RAYMOND DAVELUY, Prix d'Europe 1948

Prix Casavant 1950 — Récital des trois gagnants

ABONNEMENT RÉGULIER \$10.00 — À LA TRIBUNE \$15.00

LA SOCIÉTÉ CASAVANT

Tél.: HA. 9752

426 est, rue Sherbrooke, Montréal

Une Surprise pour les Bibliophiles

Le Tome I d'Amérique Française trimestrielle

est en vente, sous forme de volume,

dans nos grandes librairies.

Il comprend 368 pages de texte, huit hors-textes,

et se vend \$3.00.

Ce tirage est limité à cinq cents exemplaires.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de 1 an.

Ci-joint mandat-chèque de \$.....

Un an (4 numéros) : \$2.50

Nom

Adresse

A, le 194....

Détacher le bulletin et l'adresser ainsi :

A M É R I Q U E F R A N Ç A I S E

3535, avenue Lorne

Montréal

Aux Amateurs d'Art

Ajoutez une pointe d'humour à votre collection,
en achetant une œuvre du peintre satirique
Colin-Martel dont les tableaux, nombreux et
variés, sont exposés en permanence à nos
bureaux d'Amérique Française.

3535 avenue Lorne — Tel: PLateau 5539

Visites strictement sur rendez-vous, en fin d'après-midi.

HÉLÈNE LAPORTE

Reliure d'Art — Travail soigné

Spécialité: Éditions de luxe

5571 avenue Decelles

AT. 3874



*Avant de prendre
une décision,
consultez
votre gérant de banque*

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Toujours en magasin
la plus grande collection de livres d'art
au Canada

Classic Book Shop

1380 ouest, Ste-Catherine — L.A.: 3669

Spécialité: Reliure de Bibliothèque

Reliure d'Art Française

Reliure de Luxe

1121 est. rue Dorchester

CH. 3109

MONTREAL

Watson Art Galleries

1434 ouest, rue Sherbrooke

Montréal

L.A.: 1334

FORTIER ET COMPAGNIE

(Léopold M. Fortier)

Membres de la Bourse de Montréal
Valeurs et Obligations

276 ouest, rue St-Jacques — TÉL.: BE. 3081
Chambre 125

Tél. MAquette 9421 - 7525

Flamingo room

CAFÉ MARTIN Liée

LEO DANDURAND, Pres.

MONTREAL'S FINEST FRENCH RESTAURANT

SEA FOOD BAR
Open day and night

1521 MOUNTAIN ST.

Harbour 2226

Crédit Foncier Franco-Canadien

PRETS HYPOTHECAIRES

5 est. rue St-Jacques, — Montréal

CAhmet 6077

Louise-A. Lange

L'Art Français

*Tableaux de peintres canadiens
et européens renommés*

370 O. Laurier W.

Montréal 3

Sommaire

<i>La Querelle du Peuplier</i>	David O. Evans, M.A., D. Phil. (Oxon), D. Lett. (Paris) Head Department of French, U.B.C.	2
<i>Le Canada Français d'Autrefois et le Classicisme</i>	Séraphin Marion Membre de la Société Royale du Canada	7
<i>Image du Canada</i>	Raymond Tanghe	17
<i>Les demoiselles Mondor</i>	Germaine Guèvremont Membre de l'Académie Canadienne française	23
<i>L'Immense Blague de l'Art Moderniste</i>	Clarence Gagnon	30
(suite et conclusion)		
<i>La Mise en Boîte (hors-texte)</i>	Colin-Martel	
<i>Le Salon du Printemps</i>	Roger Viau	34
<i>Fusain</i>	Jean-Jules Richard	38
<i>Quatre Poèmes</i>	Andrée Maillet	42
<i>Dessin d'après l'Antique (hors-texte)</i>	Claude Picher	
<i>Son Premier Mensonge</i>	Philippe La Ferrière	50
<i>La Chasse à l'Ours</i>	Harry Bernard	54
1. <i>La Médecine populaire en Gaspésie</i>	Carmen Roy	62
2. <i>Conte de folklore</i>	Carmen Roy	66
<i>Musique — Rencontre avec une Grande Dame</i>	Paul Roussel	72
<i>Les Maux de nos Mots</i>	Etienne Blanchard, p.s.s.	77
<i>Théâtre — Critique des livres</i>	Solange Chaput-Rolland	84

LA QUERELLE DU PEUPLIER

L'attribution récente à André Gide du prix Nobel de Littérature nous incite à évoquer le souvenir d'un débat littéraire dont aucune chronique ne semble avoir signalé le cinquantenaire, et qui, sous les apparences d'une simple querelle de mots, annonçait de grands conflits futurs.

Gide, à cette époque-là, collaborait à la revue *L'Ermitage*. Du reste mauvais cénobite, car déjà dans *Les Nourritures terrestres* (1897) il avait annoncé une morale fondée sur ce principe: « Ne demeure jamais! » Pas de morale, soit dit en passant, qui ait été plus sincèrement vécue. Un de ses amis conte qu'étant allé rendre visite à Gide quarante ans après, il le trouva absent de son hôtel et reçut de son concierge le conseil de l'attendre: « M. Gide ne fait qu'entrer et sortir », dit ce fin critique.

Le nom de Gide, en 1897, n'avait aucune résonance encore, et *Les Nourritures terrestres* passèrent pour ainsi dire inaperçues. La même année vit paraître un roman, *Les Déracinés*, signé d'un nom autrement retentissant. Maurice Barrès y dénonçait l'enseignement universitaire, coupable, selon lui, d'arracher les jeunes gens à la terre et aux traditions de la province natale pour les transporter à Paris, d'où ils revenaient, après un stage de trois ou quatre ans, mécontents de leur milieu d'origine.

Or au mois de février 1898 *L'Ermitage* publia un compte-rendu des *Déracinés* dans lequel Gide, après avoir manifesté son admiration pour l'oeuvre antérieure de Barrès, notamment les impressions de voyage, osait mettre en question la thèse de son roman nouveau et donnait même de sérieuses raisons pour penser que le « déracinement peut être une école de vertu ». C'est seulement lors d'un sensible apport de nouveauté extérieure, écrivait-il, qu'un organisme est amené à inventer une modification propre permettant une adaptation plus sûre. Faute d'être appelées par *de l'étrange*, les plus rares vertus pourront rester latentes, irrévélées pour

LA QUERELLE DU PEUPLIER

l'être même qui les possède, n'être pour lui que cause de vague inquiétude, germe d'anarchie. Par contre, plus l'être est faible, moins il est modifiable et perfectionnable lui-même, plus il répugne à l'étrange, au changement; car la plus légère idée nouvelle, la plus petite modification de régime nécessite de lui une vertu, un effort d'adaptation qu'il ne va peut-être pas pouvoir fournir. Mais qu'est-ce à dire? sinon qu'il est trop faible; allons, tant pis! qu'il s'enracine et que ce soit tant mieux pour lui. Mais ne cherchez pas non plus à l'instruire. Toute instruction est un déracinement par la tête... »

La *Revue des deux Mondes*, de son côté, fit observer à Barrès que « le propre de l'éducation est d'arracher l'homme à son milieu », de le déraciner. A quoi le jeune Charles Maurras, qui faisait alors ses premières armes, répondit: Ce professeur (René Doumic) se moque de nous. M. Barrès n'aurait qu'à lui demander à quel moment un peuplier, si haut qu'il s'élève, peut être contraint au déracinement ». André Gide rectifia en citant le catalogue d'une pépinière: « Nos arbres ont été *transplantés* (le mot est en gros caractères dans le texte du catalogue) deux, trois, quatre fois et plus, suivant leur force, opération qui favorise leur reprise; ils sont distancés convenablement, afin d'obtenir *des têtes bien faites*. »

L'article de *L'Ermitage* ne reçut aucune réponse, Maurras ayant « protesté publiquement que M. Gide n'est pas justifiable de la critique ». En 1903 cependant Gide le fit reparaître dans un volume d'essais intitulé *Prétextes*, et il fut remarqué par le professeur Faguet et quelques autres. Dans la *Weekly Critical Review*, Remy de Gourmont félicita l'auteur de cette « petite leçon d'arboriculture » administrée à Maurras, « une des meilleures leçons de logique, de grammaire et de convenances que j'aie jamais lues », disait-il. C'est alors que Maurras, piqué au vif, lança contre son obscur adversaire une riposte sur dix-huit colonnes de la *Gazette de France*. Il commençait par ironiser au sujet de l'« étonnement naïf » du jeune critique en matière d'arboriculture, puis, se tournant vers de plus dignes antagonistes, il marquait son étonnement que « d'aussi honnêtes gens » que MM. Faguet et de Gourmont eussent confondu « transplantation » et « déracinement ». Il voulait bien même leur expliquer que déraciner signifie... « trancher les racines »!

Gide, cette fois, répondit en citant Virgile. Un jardinier, dans les *Géorgiques de Virgile*, transpose de grands ormes:

Ille etiam seras in versum distulit ulmos.

Et Gide en profita pour faire savoir à Maurras, 1° qu'il n'ignorait pas les choses de la campagne et que sa pépinière avait eu la première médaille de la Société des Agriculteurs de Normandie; 2° que, en arboriculture et dans le dictionnaire de Littré, *déraciner* signifie « arracher les racines de terre » et non « trancher les racines »; 3° que souvent même, au moment de transplanter et pour mieux assurer la reprise, on coupe les racines, et singulièrement la racine centrale barrésienne de « la terre et des morts »!

Cette réponse demeura sans réponse...

Elu membre de l'Académie Française en 1938, Charles Maurras, on le sait, allait devenir le philosophe du mouvement d'Action Française et du régime vichyssois. Quarante ans plus tôt, au moment même où éclatait l'Affaire Dreyfus, l'idéologie fasciste s'annonçait dans les romans de Barrès. Elle date, à vrai dire, de bien plus loin encore: de la fin du XVIII^e siècle et de la grande peur qu'inspira, en France et en Allemagne, l'avènement au pouvoir politique de la démocratie.

En 1898 la réaction utilisait à ses fins le sentiment patriotique. Barrès crut d'abord trouver chez un aventurier, le général Boulanger, le rassembleur des « énergies nationales »; en fait, c'est la guerre qui, de 1914 à 1945, devait servir de faisceau à ses rêves.

Au XX^e siècle l'autoritarisme adopte des méthodes plus complexes et plus ambitieuses, mais toujours reconnaissables. Il possède une sociologie, une psychologie. Et, sous prétexte de former des citoyens « adaptés à leur milieu », nous l'avons vu, dans certains pays, déterminer dès l'école primaire des conduites de conformisme: des leçons de prétendu « civisme » y prédisposaient à accueillir pendant l'âge adulte la sinistre publicité faite par la presse, la radio et le cinéma au bénéfice des tyrannies politiques et des intérêts industriels qui les soudoyaient. Le cinquantenaire de la Querelle du Peuplier mérite donc que nous reprenions pour notre compte la critique de la notion de *milieu* en éducation.

LA QUERELLE DU PEUPLIER

Posons en principe que le but de l'éducation est de former le citoyen. Encore s'agit-il de savoir: citoyen de quelle *cité*? Quel est le milieu auquel il est appelé, non seulement à s'adapter, mais à contribuer activement du sien? — la patrie, la province, ou la communauté immédiate? Sera-t-il d'autant mieux instruit que l'espèce de club qui l'aura accueilli sera plus sélect? Et glorieux de s'être isolé dans tel milieu géographique, faut-il qu'il renchérisse encore, en pratiquant l'isolationnisme dans le temps? Le rôle des sciences sociales en éducation se réduirait-il à lui faire presque tout ignorer de l'Histoire afin qu'il apprécie comme il faut les accomplissements de ceux qui le gouvernent? La société de demain serait-elle une poussière de polythéismes à divinités locales, et le citoyen de l'avenir serait-il donc cet ilote abject instruit à voter *Ja*?

Il est évident que ceux qui nous poussent dans la voie de l'autoritarisme ne se posent pas ces questions. Ce sont souvent des gens de bonne foi, entraînés à leur insu par une réaction internationale dont ils seraient les premiers à regretter la victoire. Rappelons de nouveau le cas de l'Italie et de l'Allemagne: le mouvement fasciste y a été lancé par des groupes d'anciens combattants à qui la guerre avait révélé les possibilités inhérentes à la mobilisation des énergies et des techniques. Ces possibilités sont réelles, à condition que les énergies de la collectivité soient mises au service de la libération, et non de l'asservissement, de l'homme.

Gide a voulu montrer, dans un roman célèbre, que nous vivons dans un monde de fausse monnaie et de fausses valeurs. Et c'est pourquoi celui qui se préoccupe aujourd'hui de retrouver la notion exacte du citoyen a l'air d'émettre des nouveautés scandaleuses. En fait, l'idéal démocratique nous vient d'une tradition qui remonte à l'Antiquité et au Christianisme, à travers les humanistes de la Renaissance et les grands émancipateurs de l'histoire. On peut la résumer ainsi:

1° Le vrai citoyen, c'est l'homme libre. J'appelle *citoyen* celui qui sait dire librement sa pensée, et incliner sa vie au vrai. » (Juvénal.)

2° La cité n'a d'autres frontières, dans l'espace et dans le temps, que la ligne noire tracée par l'ignorance et par la servitude. « J'ai Rome pour ville et pour patrie, mais homme, je suis citoyen de l'univers. » (Ecrit,

en grec, par un empereur romain, Marc-Aurèle. Le mot *kosmos*, univers, embrasse la totalité de l'intelligible dans l'espace et le temps: passé, présent, et avenir.)

3° Notre liberté a besoin de certaine nourriture, et cette nourriture, le milieu immédiat ne peut suffire à la lui fournir. « *Ce grand monde*, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bons biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon écolier. » (Montaigne.)

Le vrai citoyen est solidaire de l'expérience universelle et historique de l'humanité entière. Et la signification de cette expérience c'est que chacun de nous a une destinée personnelle à réaliser, dont l'importance, pour la société et même pour l'ordre de l'univers, dépasse et commande le problème de notre destinée sociale et politique. « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu »: telle est l'essence de toute pensée démocratique.

La société ne demande pas à l'instruction publique de former des sujets, mais des citoyens, c'est à dire des esprits avertis, capables de réagir à des situations imprévisibles dans la fortune comme dans l'adversité. Elle lui demande surtout, quelque grand que soit le perfectionnement de ses techniques, le respect de la personne humaine. Car une démocratie n'est pas un assemblage d'êtres à réflexes « conditionnés », aptes à se comporter selon le patron jugé socialement souhaitable ou distingué dans un milieu donné, dressés à bien voter, à bien acheter, etc.; moins encore un rassemblement d'*objets* dans le monde auxquels l'autorité puisse s'arroger d'imprimer des déterminations à la fois de conduite et de pensée. Le système démocratique est celui qui fait confiance à une opinion, non pas dirigée mais éclairée, et qui, de cette opinion, fait le souverain responsable. Ceux qui par volonté de puissance ou par simple ignorance et défaut de réflexion entreprendraient de « contrôler » l'opinion en se servant des instruments de communication et du système pédagogique, et se flatteraient de pouvoir empiéter sur les libertés de l'avenir, travailleraient donc à la ruine de nos institutions.

DAVID O. EVANS

LE CANADA FRANCAIS D'AUTREFOIS ET LE CLASSICISME

En France, les institutions d'enseignement secondaire se nomment lycées; au Canada français, collèges *classiques*. Les enfants de nos compatriotes de langue anglaise passent par le « high school » avant d'entrer à l'université; les nôtres, pour la plupart, reçoivent une formation *classique* avant de suivre les cours universitaires. Depuis plus d'un siècle, notre peuple a toujours posé, à tort ou à raison, une ligne bien nette de démarcation entre notre classe professionnelle munie, dans l'immense majorité des cas, d'études classiques, et les autres catégories de travailleurs, clientèle exclusive — jusqu'à ces derniers temps, du moins — de l'enseignement technique ou commercial.

Ce mot *classique* prend ainsi la valeur d'un symbole. Il atteste l'importance que le Canada français des XIX^e et XX^e siècles attache à cette forme spéciale de culture qui repose sur les humanités gréco-latines consolidées surtout par le commerce des écrivains de l'époque de Louis XIV. Cette persistance d'un mode d'enseignement en terre américaine, au milieu de peuples imbus de pragmatisme, engendre quotidiennement maintes controverses dont on retrouve les premières traces en parcourant les revues et journaux canadiens de la seconde moitié du siècle dernier. Mais ce qui ne prête le flanc à aucune discussion, c'est le fait indubitable du maintien, sur toute l'étendue du territoire laurentien, d'une tradition classique qui prit sa source à Québec, dans la ville de Mgr de Laval, à l'ombre de l'historique citadelle: le collège des Jésuites, la première institution du genre en Amérique du Nord, puis le séminaire de Québec servirent de modèle à toutes les maisons d'enseignement secondaire que fréquente aujourd'hui la jeunesse étudiante du Canada français.

Or, à quelle période de notre histoire s'organisèrent effectivement les plus anciens collèges classiques? A peu d'exceptions près, dans la

première moitié du XIX^e siècle. De 1803 à 1832, sept séminaires ou collèges se fondèrent, rejetons vivaces des anciens séminaires de Québec et de Montréal. Cette constatation ne manque pas d'intérêt à qui veut découvrir la genèse de l'esprit classique chez nous: elle révèle qu'il était moralement impossible à nos pionniers de l'enseignement secondaire d'inscrire, aux programmes d'études de leurs maisons, des écrivains de l'école romantique.

C'est entre 1830 et 1845 que le Romantisme donna, en France, le meilleur de sa sève et de ses fruits. Mais du point de vue littéraire, le Canada français retardait souvent de quelque vingt-cinq ans sur Paris ⁽¹⁾. Il est possible qu'un écrivain français, en vogue dans son pays, ait compté simultanément une demi-douzaine d'admirateurs au Canada; mais il n'a jamais connu, dans les deux pays en même temps, la faveur populaire. Deux pages mises en regard, l'une d'Hector Fabre, premier commissaire canadien dans la Ville-Lumière, et l'autre de Sainte-Beuve, illustrent, on ne peut mieux, cette vérité. En 1852, l'auteur des *Causeries du lundi* écrivait: « Les grandes influences longtemps régnantes de Lamartine et de Victor Hugo ont fait place insensiblement à celle d'Alfred de Musset . . . M. Alfred de Musset est la grande imitation du moment ⁽²⁾. » Lorsqu'il se trouvait à Paris, Hector Fabre rendit visite à Lamartine. « Le choix était bon, remarque l'auteur canadien, d'autant meilleur que, à cette époque déjà lointaine, j'avais pour le grand poète un culte qui est devenu moins fervent . . . Je crois bien que maintenant les jeunes gens lisent peu Lamartine, en quoi ils ont tort, car il est souvent sublime. Il y a vingt-cinq ans (c'est-à-dire vers 1860) nous le lisions beaucoup, car nous ne connaissions pas encore Alfred de Musset ⁽³⁾. » En 1881, Benjamin Sulte écrira lui aussi: « Musset n'a été connu de nous que tout récemment ⁽⁴⁾. »

Après avoir suscité l'enthousiasme avec les *Méditations* de 1820, les *Nouvelles Méditations* de 1823 et les *Harmonies* de 1830, l'étoile de La-

(1) Toute règle comporte des exceptions. C'est ainsi que le numéro du 16 juillet 1869 de la *Minerve* annonce que la librairie Alphonse Doutre, de Montréal, tient à la disposition de ses clients *L'Homme qui rit* de Victor Hugo, roman publié, à Paris, en 1869 également.

(2) Sainte-Beuve, *Causerie du lundi*, 1852, T. V., p. 382.

(3) Hector Fabre: *Nouvelles Soirées canadiennes*, 1883, t. II, p. 143.

(4) Louis-H. Taché: *La poésie française au Canada*, 1881. Introduction par Benjamin Sulte, p. 13.

LE CANADA FRANÇAIS D'AUTREFOIS ET LE CLASSICISME

martine, au dire de Sainte-Beuve, baissait vers 1832 à l'horizon littéraire de France; mais, au Canada, elle était à son zénith en 1860. D'autre part, Musset « la grande imitation du moment » (1852) en France, l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*, des *Confessions* et des *Nuits*, n'avait presque pas de lecteurs au Canada avant 1880. Ainsi donc, aux heures difficiles où, après la conquête, l'invasion américaine, la période des luttes constitutionnelles et l'insurrection de 1837, notre petit peuple se ressaisissait et commençait sa marche laborieuse vers la haute culture, force lui était de tenir peu de compte des écrivains postérieurs à l'école des encyclopédistes et des philosophes du XVIII^e siècle; l'astre du Romantisme, qui s'était levé sur la France, en 1802, avec l'apparition du *Génie du Christianisme*, et brillait de mille feux, en 1840, commençait à peine, vers le milieu du XX^e siècle, à frôler de ses rayons la France laurentienne (1).

Mais faisons une supposition impossible. Même si le monde eût connu, dès 1830, les moyens rapides de locomotion et la diffusion du savoir qui caractérisent notre époque, l'école romantique eût-elle alors conquis sa place au soleil dans les milieux enseignants du Canada français? Non assurément et pour deux raisons majeures, l'une d'ordre pédagogique, l'autre d'ordre psychologique.

Un écrivain mérite de figurer dans un programme d'enseignement secondaire lorsque son talent est consacré par l'admiration de plusieurs générations d'intellectuels; l'éloge des contemporains ne suffit pas. La célébrité littéraire que conquiert un auteur, de son vivant, est souvent si éphémère! D'autre part, l'obscurité qui enveloppe le nom de certains contemporains tient quelquefois à des partis pris de petites chapelles, à des persécutions de coteries dont la postérité n'a cure. L'histoire fourmille de ces exemples frappants des vicissitudes de la gloire: le royaume des Lettres tombe lui aussi, sous le coup de la condamnation de l'Ecclésiaste: *vanité des vanités, et tout est vanité*. Lorsque, le 2 juin 1841, Victor Hugo prononçait son discours de réception à l'Académie française, il entraînait dans cette au-

(1) Ce qui, en aucune façon, ne veut dire que nos pères, vers 1850, ignoraient tout du Romantisme. Ce n'est pas, non plus, la venue de la *Capricieuse* qui leur révéla l'existence de Lamartine, de Hugo, de Musset et de Vigny. On nous permettra de nous référer là-dessus au chapitre IV du tome IV de nos *Lettres canadiennes d'autrefois*.

guste assemblée après avoir essuyé trois échecs consécutifs. Il avait subi l'humiliation d'avoir mordu la poussière devant ces deux inconnus que sont maintenant pour les gens du XX^e siècle Cabaret-Dupaty et Flourens. Voilà donc un des plus grands poètes du XIX^e siècle qui traversa des jours d'ombres avant de connaître des heures de gloire. Veut-on maintenant une illustration du cas contraire? Dans une de ses chroniques qu'il rédigeait, il y a quelques années, pour le *Petit Parisien*, Henri Duvernois rappelle la réputation surfaite de Mme Cottin, au siècle dernier. Elle écrivait d'insipides romans qui ne jouissaient pas moins d'une vogue exceptionnelle. Un jour, elle parut dans un bal: « La musique s'arrêta; les danseurs interrompirent le cours de leurs ébats; on se pressa à s'étouffer pour mieux voir l'illustre romancière, et un jeune homme — qui devint par la suite général — s'évanouit d'émotion quand il lui fut présenté! . . . »

Bien audacieux celui qui sans attendre le recul du temps et le jugement de la postérité proposerait, à l'admiration et à l'analyse de la génération montante, des oeuvres contemporaines presque toujours ballottées par des vagues d'engouement ou d'antipathie. Ces fluctuations empêchent la claire vision de la réalité et le verdict impartial de l'histoire. Nul ne songe aujourd'hui à inscrire aux programmes d'études des lycées de France les noms pourtant considérables de l'abbé Bremond, d'André Maurois ou de Georges Duhamel. Ainsi, en 1830 ou même en 1850, la pensée ne serait venue à aucun éducateur de France ou du Canada de commenter en classe quelques poèmes d'un Lamartine ou d'un Musset.

A cette raison d'ordre général s'ajoute un motif d'intérêt particulier au Canada français. Quelle fut, en effet, la préoccupation essentielle sinon unique de nos dispensateurs de culture dans la première moitié du dernier siècle? Le maintien, à coup sûr, de nos traditions catholiques et françaises. Notre petit peuple se trouvait alors sur la défensive. Sans doute lui était-il loisible d'escompter des succès ultérieurs, une période de développement et de rayonnement dans les provinces-soeurs. Mais pour le moment, il n'obéissait qu'à un seul mot d'ordre: tenir! persister! maintenir ses positions devant les assauts de l'anglicisme et du protestantisme! Nul n'a mieux traduit ces sentiments que Louis Hémon lorsque, dans les dernières pages

LE CANADA FRANÇAIS D'AUTREFOIS ET LE CLASSICISME

de son roman, la province de Québec tout entière, la province des pénibles débuts, parle par la bouche de Maria Chapdelaine et affirme sa détermination de sacrifier, s'il le faut, son bien-être matériel afin de rester digne de ses origines et de ses destinées.

Pour résister à l'adversaire, pour durer au milieu de tant d'agents de perdition nationale, nos éducateurs de 1840 ou de 1850 ne pouvaient s'accorder le douteux privilège de se mettre à la remorque des novateurs français de 1830. Les admirateurs du Romantisme l'emportaient alors en France; mais la situation ne serait-elle pas modifiée cinquante ans, cent ans plus tard? Si à l'enthousiasme du moment succédait une réaction en faveur des anciens, la postérité pardonnerait difficilement aux pionniers de l'enseignement français au Canada d'avoir accroché leur char à l'étoile filante du Romantisme. Mieux valait garantir sa propre durée en s'attachant à ce qui déjà avait duré. Mieux valait imposer une doctrine d'où résulte une stabilité hostile au jeu des impressions subjectives et en harmonie avec le caractère universel des réalités objectives. Au cours des deux grandes guerres, les classiques jouirent d'un regain de vitalité en France. Quand la botte allemande foulait le sol de notre ancienne mère patrie, plusieurs se tournèrent vers les classiques comme jadis on se pressait autour des dieux de la cité. Les lire, c'était communier avec l'immanente humanité; c'était subsister en dépit d'un désastre éventuel. De toute façon, c'était faire halte sur les sommets de la pensée, se recueillir dans cette solitude, en recevoir une solide trempe en prévision des combats futurs.

Le Canada français, lui aussi, chercha instinctivement à s'agripper à l'immuable. Aux heures mornes qui suivirent la conquête et sonnèrent, par intermittence, à travers la première moitié du XIX^e siècle, alors que des sentiments de fatalisme ou d'universelle inanité s'insinuèrent dans les coeurs les plus vaillants, il importait de chercher refuge auprès des classiques, ces morts éternellement vivants, afin d'y découvrir des recours contre la dispersion qui menaçait alors l'unité de l'âme canadienne-française.

Soulignons un autre trait qui, au siècle dernier, dans une certaine mesure tout au moins, explique la proscription du Romantisme des cadres de notre enseignement secondaire.

Le Canadien français cultivé a toujours nourri une vive affection à l'égard de son ancienne mère patrie. Si l'Angleterre finit pas lui accorder la liberté, la France lui donna la vie. Il tient d'elle sa religion, sa langue, sa culture et son idéal. Mais cette France qui se pencha sur le berceau du peuple canadien-français et guida ses premiers pas, ce n'est pas la France de Robespierre, de Danton ou de Marat, c'est la France du cardinal de Richelieu et de Louis XIV. En règle générale, le Canadien français vénérât, pendant tout le XIX^e siècle et au grand scandale des visiteurs républicains, la France de l'ancien régime, la France qui avait consacré l'alliance du « trône et de l'autel »; la France régicide de la Révolution et de la Déclaration des Droits de l'Homme inspirait à son cœur religieux et monarchiste des sentiments de répulsion sinon de haine. Et, dans la plupart de nos collèges ou séminaires, la présence de prêtres français expulsés de la terre natale par les fils spirituels de la Révolution ne contribuait pas peu, comme bien on le pense, à accroître l'amour de l'ancien régime et l'hostilité sourde envers les régimes ultérieurs. Philippe Aubert de Gaspé, qui naquit en 1786 et, par conséquent, fréquenta le collège vers 1800, raconte que, selon son professeur, ce qu'il y avait de plus horrible après le diable, c'était Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot et Volney (1)! Ces ennemis jurés du XVIII^e

siècle, qui apportaient au classicisme une sympathie souvent plus ardente qu'intelligente, n'émigrèrent pas tous alors au Canada. Il dut en rester plus d'un en France, dans les milieux « bien pensants », si l'on en juge par ce couplet fort à la mode pendant la Restauration:

Je suis tombé par terre:
C'est la faute à Voltaire;
Le nez dans le ruisseau:
C'est la faute à Rousseau.

Pastichant peut-être inconsciemment le dernier vers satirique, les Canadiens de 1837 imputeront toutes les funestes conséquences de l'Insurrection à l'homme dont le nom rimait avec celui de Rousseau:

(1) Philippe Aubert de Gaspé, *Mémoires*, p. 309.

C'est la faute à Papineau!

C'est ainsi que s'élaborait un état d'esprit parfois simpliste et que se préparaient de futurs éducateurs bien décidés à combattre, en toute saison et par tous les moyens légitimes, les nouvelles idées issues de Paris, en 1791, et répandues à la faveur des circonstances, aux quatre coins du globe.

L'un des grands ancêtres de la Révolution est Jean-Jacques Rousseau. Mais l'auteur du *Contrat social* est aussi le père du Romantisme; cette école, on le sait, s'inspira largement des *Confessions* et de la *Nouvelle Héloïse*. Dès lors, la cause était jugée aux yeux de bon nombre de ceux qui, au XIX^e siècle, tenaient entre leurs mains les rênes de notre enseignement. Le temps n'était pas encore venu où un esprit critique distinguerait entre la philosophie antisociale de Rousseau et le Rousseau littéraire, en réaction contre la raison raisonnante du XVIII^e siècle, à une époque où s'imposait le rétablissement de la sensibilité dans ses droits. Le torrent du Romantisme, eût-il par miracle égayé, dans la suite, et fécondé les plaines sèches d'un pseudo-classicisme, n'en demeurerait pas moins condamnable et condamné: Rousseau l'avait pollué à sa source. Et si l'ancienne France, oublieuse de son passé, confiait la clef du temple des Lettres à la « folle du logis », la France nouvelle réparerait cette injustice, dans la mesure du possible, par son culte de la raison et son zèle à maintenir la hiérarchie des facultés.

Cette défiance de l'imagination et de la sensibilité fut souvent poussée à l'extrême. C'est ainsi que Voltaire, personnage pourtant peu sympathique dans le pays des « arpents de neige », aura droit de cité dans notre monde enseignant avant Châteaubriand et Lamartine. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter l'annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1861-1862. La page 63 reproduit quelques-unes des matières d'examen pour l'obtention du baccalauréat ès-arts. La rubrique « Littérature et Rhétorique » comporte les noms de Racine, de Boileau, de Bossuet et de *Voltaire considéré comme poète!* Cette restriction manifeste beaucoup de prudence de la part des examinateurs; mais elle prouve péremptoirement que, quelque trente ans après la publication des *Orientales*, des *Harmonies* ou des *Contes d'Espagne et d'Italie*, nos éducateurs initiaient

leurs élèves à la partie la plus inoffensive — et la plus fade — de l'oeuvre voltairienne et négligeaient de les conduire aux sources jaillissantes du Romantisme de la première heure.

Le contraire eût été surprenant. Le Romantisme, c'est peut-être la prédominance de l'imagination et de la sensibilité dans l'oeuvre d'art. Au contraire, le Classicisme d'un Malherbe, d'un Boileau, d'un La Bruyère, d'un Descartes et d'un Voltaire implique la suprématie de la raison sur les facultés inférieures. En principe, nos maîtres de 1830 éprouvèrent peu d'embarras à fixer leur choix sur la dernière de ces deux écoles. Même le patriarche de Ferney, un autre ancêtre de la Révolution, bénéficia en terre canadienne d'un véritable engouement pour cette raison si chère au législateur du Parnasse classique et à ses disciples.

Disons toutefois, à la décharge de ces Canadiens, qu'une circonstance atténuante explique ou excuse la préférence qu'ils accordèrent à Voltaire sur les chefs du Romantisme: la difficulté pour les Canadiens de meubler leurs bibliothèques d'oeuvres françaises, depuis 1763 jusqu'à 1830. Sur cette question, Benjamin Sulte a versé, au dossier du Classicisme canadien une pièce fort instructive. « Lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre (1763), les colons français qui restèrent ici étaient au nombre de soixante mille âmes — ils possédaient soixante mille volumes — un volume par personne. Cette bibliothèque ne s'accrût pas beaucoup jusque vers 1830 (1). »

Affirmer que la bibliothèque des Canadiens ne « s'accrût pas beaucoup » jusque vers 1830, c'est dire également que les livres français ne cessèrent pas tout à fait de pénétrer au Canada.

En 1778 et 1779, *la Gazette littéraire* de Montréal sert de drapeau à une académie voltairienne. Vers 1800, les livres de Voltaire circulent entre plusieurs mains, au dire d'un vieux curé de Québec. En 1779, le gouverneur Haldimand fonde, dans la ville de Québec, une bibliothèque comprenant 40 volumes de Voltaire et 35 volumes de l'Encyclopédie. Quelques années plus tard, Mgr Hubert déplore la diffusion trop grande de mauvais livres dans son diocèse.

(1) Louis-H. Taché, *La poésie française au Canada*. Préface de Benjamin Sulte, p. 12.

LE CANADA FRANÇAIS D'AUTREFOIS ET LE CLASSICISME

Bientôt les livres français s'introduisent au pays avec une facilité relative jusqu'au moment où s'établira, pour de bon, un contact véritable entre les œuvres romantiques et la jeunesse étudiante du Canada. L'abbé Casgrain décrit l'enthousiasme, l'enivrement qui en résulta. Dans ses moments de loisir, cette jeunesse dévora les pages pittoresques de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, elle prêta l'oreille aux cadences de la poésie lamartinienne, elle étancha sa soif de lyrisme après ses incursions forcées sur les terres rocailleuses de la mythologie de la Grèce. Mais remarquons-le bien, cette activité se manifestait en marge du programme des études secondaires. Enseigner les belles-lettres au Canada, à cette époque, ne devait pas être une sinécure. De toute évidence, le professeur se trouvait enfermé dans un dilemme inévitable: ou bien étudier l'œuvre des écrivains classiques inscrits au programme et souvent recueillir en retour l'indifférence et l'apathie des élèves, ou bien se ménager quelques accommodements avec les dieux du Classicisme, braconner sur le territoire romantique, provoquer les applaudissements d'un auditoire aux ardeurs juvéniles, mais s'exposer simultanément aux foudres des autorités.

Il y eut cependant quelques prêtres qui délaissèrent les sentiers battus. Deux d'entre eux ont soutenu un rôle important dans notre monde universitaire, au début du XIX^e siècle: l'abbé Bouchy, né en France, et l'abbé Holmes, né aux Etats-Unis. Le professeur français courtisait à la dérobée les muses romantiques et compta au nombre de ses élèves de marque l'abbé Casgrain, l'un des chefs de l'école de 1860; le professeur américain semble bien avoir orienté l'œuvre poétique de Crémazie, comme l'observe judicieusement M. Thomas Chapais. « On conçoit quelle influence féconde un tel homme (M. l'abbé Holmes) dut exercer sur Crémazie. Il lui ouvrit des horizons nouveaux, et disons-le, des horizons parfois différents de ceux auxquels les élèves du séminaire étaient habitués. Le talent littéraire de M. Holmes était nuancé d'une teinte de romantisme. Il n'y a qu'à ouvrir ses conférences pour s'en convaincre. Cette teinte se retrouvera, mais beaucoup plus accentuée, dans les œuvres du poète des Morts ⁽¹⁾. »

(1) *Nouvelles soirées canadiennes*. T. II — 1893, p. 413.

On a remarqué l'allusion discrète de M. Chapais aux œillères classiques imposées aux élèves des séminaires canadiens (1).

De cette enquête ouverte dans le monde des intellectuels canadiens-français du siècle dernier, il ressort, semble-t-il, une conclusion. Peu propice à l'apparition et à la diffusion du Romantisme, la France laurentienne — et notamment celles des universitaires — favorisera le culte — dégénéré quelquefois en fétichisme — d'un Classicisme tenace. Après un voyage au long cours par delà l'Atlantique, les dieux de l'Olympe élurent domicile au pays de Champlain, dans la citadelle de Québec, symbole de la résistance classique à des théories nouvelles. Le Romantisme devra effectuer la reconnaissance des lieux et recourir à des procédés d'infiltration avant de faire l'assaut de cette forteresse apparemment inexpugnable.

SÉRAPHIN MARION

(1) Vers la même époque, certains étudiants français, à cet égard, n'étaient pas mieux partagés. On nous saura sans doute gré de reproduire ici une page célèbre de Renan: «L'éducation que ces bons prêtres me donnaient était aussi peu littéraire que possible. Nous faisons beaucoup de vers latins; mais on n'admettait pas que, depuis le poème de la Religion de Racine le fils, il y eût aucune poésie française. Le nom de Lamartine n'était prononcé qu'avec ricanement; l'existence de Victor Hugo était inconnue. De la littérature contemporaine, jamais un mot. La littérature française finissait à l'abbé Delille. On connaissait Chateaubriand; mais avec un instinct plus juste que celui des prétendus néo-catholiques, pleins de naïves illusions, ces bons vieux prêtres se défiaient de lui. Un Tertullien égayait son Apologétique par Atala et René leur inspirait peu de confiance. Lamartine les troublait encore plus; ils devinaient chez lui une foi peu solide; ils voyaient ses fugues ultérieures. Toutes ces observations faisaient honneur à leur sagacité orthodoxe; mais il en résultait pour leurs élèves un horizon singulièrement fermé. Ainsi, au lendemain de la révolution de 1830, l'éducation que je reçus fut celle qui se donnait, il y a deux cents ans, dans les sociétés religieuses les plus austères. Elle n'en était pas plus mauvaise pour cela.» (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 32).

IMAGE DU CANADA

*Terre-Neuve vient d'entrer dans la
Confédération canadienne qui compte
désormais dix provinces. A nos trois
cents milles nouveaux compatriotes
nous dédions cette image du Canada
devenu leur grande patrie avec le
vœu fervent que ces lignes les inci-
tent à l'aimer*

Canada! Les syllabes de ce mot se scandent d'elles-mêmes. Trois syllabes égales en longueur, égales phonétiquement. Trois syllabes différentes et qui pourtant se ressemblent par la finale. Cette symétrie et cette diversité symbolisent un caractère du pays; la notion d'équilibre qui se dégage du nom de cet immense territoire se retrouve dans l'agencement de ses régions.

Commençons par le centre. La grande échancrure de la baie d'Hudson s'entoure d'une guirlande de vieilles montagnes usées jusqu'aux racines et serties de myriades de lacs. Cette ceinture, appelée Bouclier canadien, dessine un immense fer à cheval dont les confins se prolongent jusqu'au sud du lac Supérieur, tandis que les branches se referment au delà du Cercle polaire dans les terres de Baffin et l'Arctique. Les roches précambriennes, les plus vieilles du monde, qui servent de socle à cette couronne portent les stries des glaciers qui les ont rabotées et polies. Elles renferment des métaux précieux: l'or, le platine, l'uranium, et des métaux usuels: le cuivre, le nickel. La forêt boréale, composés de quelques essences seulement: bouleaux, trembles, épicéas, tapisse à perte de vue les flancs maigres des montagnes, forêt dont on fera le papier, la cellulose aux multiples usages. Comme une éponge gorgée, le Bouclier canadien retient les eaux dans ses alvéoles; il en est saturé; de lac en lac, des rivières se forment, cherchant un thalweg mais ne trouvent que des bouts de vallées souvent obstruées; alors, comme il faut bien que l'eau retourne à la mer, elle cherche une fissure, une brèche par où elle se précipite en rapides, en cascades, engendrant à son passage l'électricité. Liaison magique du

sous-sol, de la forêt, de l'énergie, qui transforme en pays riche une terre désolée.

Terre désolée qui pourtant a ses beautés et son charme. Sur les contreforts méridionaux du Bouclier canadien poussent les érables, les ormes, les planes, lorsque vient l'automne, leurs feuilles prennent des teintes qui vont du vermillon le plus chaud, à l'or le plus éclatant; ils encadrent, dans une débauche de couleurs, les silhouettes trapues et sombres des pins, les lacs aux eaux de bronze, les rochers mordorés où luisent des paillettes de mica. Puis la neige recouvre les pentes, s'appesantit aux bras des épinettes; les skieurs, les raquetteurs, les trappeurs, entrent alors dans leur domaine féérique; les rivières incomplètement gelées tracent des sillons bruns d'où sort une buée diaphane. Cet immense pays est peuplé d'une faune mystérieuse: des castors, des loutres, des rats musqués, des martres, des visons, qui bientôt pareront d'élégantes épaules; des orignaux, sortes d'élans dont le chef, orné de bois puissants, écarte ou brise les branches gênantes; des chevreuils, au port royal, au regard naïf; des ours à la démarche titubante. Les lacs abondent en poissons de grande classe: truites mouchetées ou saumonées, esturgeons, maskinongés. Le Bouclier canadien « jardin des bêtes sauvages » est devenu le paradis terrestre des chasseurs et des pêcheurs; montés sur de légers canots (on en fabrique avec l'écorce du bouleau) ils sillonnent les lacs et les rivières, faisant le portage aux endroits difficiles, couchant sous la tente ou à la belle étoile. Des milliers de Canadiens, fatigués parfois du bruit des villes, vont chaque année se retremper dans la vie au grand air qui fut celle de leurs ancêtres et qui reste la plus fertile en joies profondes.

*

* *

Au pied du Bouclier canadien coule le Saint-Laurent, immense tube digestif avec, pour estomac, le lac Supérieur. Fleuve américain, il a pour lui le temps et l'espace: trois mille kilomètres! Tantôt il s'étale, et c'est un lac; tantôt il se rétrécit, entre Détroit et Windsor les deux villes semblent se concerter pour le contenir; tantôt il bouillonne en rapides qui le

IMAGE DU CANADA

rendent infranchissable; tantôt comme à Niagara, tel un paon fait la roue, il étale ses eaux en deux larges nappes que le soleil irise. Il présente des aspects si divers que les hommes, croyant voir d'autres rivières, ont donné des noms différents à des sections du même fleuve. Par son estuaire, en forme de corne d'abondance, le Saint-Laurent ouvre au Canada la porte des sept mers; des navires battant tous les pavillons du monde y pénètrent, apportant leur cargaison jusqu'à Montréal; il en vient de partout, des tropiques, des antipodes, d'Occident et d'Orient. Ils repartent, les flancs chargés de produits du sol canadien: papier, bois, minerais, fourrures, blé, viandes, fruits, machines agricoles. L'hiver suspend le trafic fluvial; pourtant bien que bloqué par les glaces durant cinq mois par an, Montréal est le second des ports de l'Amérique du Nord.

Le Saint-Laurent traverse l'Ontario industriel avec ses villes bourdonnantes d'activité et la prospère province de Québec, la Nouvelle-France du XVII^e, qui garde jalousement, après trois siècles, l'empreinte des missionnaires et des colons français qui l'ont explorée, défrichée, lui ont donné son inaltérable fonds de coutumes, de traditions, de culture, et qui, en pleine Amérique, ont implanté un coin de France.

*
* *

Comme voisins immédiats les Terre-Neuviens ont désormais leurs compatriotes des quatre provinces canadiennes qui ont pignon sur l'Atlantique: l'Ile-du-Prince-Edouard, la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, le Québec. Zones maritimes à proximité des grandes pêcheries de Terre-Neuve, elles sont peuplées de gens pour qui la mer est la grande nourricière. Aux abords d'Halifax, dans les anses rocheuses qui rappellent la Bretagne, se bercent des goélettes aux lignes effilées, aux voiles ardentes prêtes à saisir le vent et à se livrer à la houle; sur la grève, les enfants ramassent des crabes, des huîtres, recueillent le goémon; on les voit, nus-pieds dans les flaques laissées par le jusant, s'amuser avec des étoiles de mer, des oursins, mollusques minuscules comparés à ceux qui échouent sur

les plages tropicales, mais dont les formes bizarres les enchantent. Plus loin, la Gaspésie, pointe orientale du Québec, attire les touristes par son pittoresque, ses falaises de rochers soulevés et déjetés par les soubresauts de l'écorce terrestre, et dont les teintes ocrées prennent entre l'aurore et le couchant d'insaisissables tons pastels.

*

* *

Au sud-ouest du Bouclier canadien, jusqu'aux Rocheuses, s'étend la Prairie. Plaine limoneuse, formée par des millions d'années de sédimentation marine, à qui les débris de végétaux ou d'animaux donnent une incomparable fertilité. Plaine des grandes cultures de céréales, plaine des immenses troupeaux, plaines des fleuves paresseux qui s'attardent en d'innombrables méandres, plaine sans fin, demeurée accueillante aux bras qui veulent la travailler, plaine toujours prête à nourrir les peuples à l'étroit dans leurs frontières exigües, l'Ouest canadien exerce sur ses habitants la même fascination que l'océan sur le marin habitué aux horizons imprécis. Là se coudoient cent races diverses, là vivent dans une cordiale promiscuité, le Cris dont le cheval étique traîne un travoi préhistorique, le cow-boy, cavalier émérite dont la vie est un perpétuel rodéo, et le cultivateur moderne qui se sert de charrues et de moissonneuses automobiles. Ce mélange de peuples, d'individus aux mentalités si diverses, n'est pas dû à un régime niveleur ou fusionneur, mais plutôt à un catalyseur moral: la coopération. Les coopératives règnent dans l'Ouest canadien: coopératives de producteurs, pour le blé, les semences, le miel, les bestiaux; coopératives de consommateurs, pour l'essence, les machines agricoles, les instruments ou les fournitures de ferme, les articles de ménage. La coopération est partout, on la trouve à la base des grandes expériences agricoles, comme les pâturages collectifs, l'irrigation; elles s'inscrivent dans les programmes politiques. Ivres d'espace, les hommes de la Prairie ont compris que, pour vaincre la

Cette région n'est pas exclusivement agricole; aux confins de la plaine on trouve du pétrole, du charbon, des métaux, la forêt. Les grands ré- distance et l'isolement, il faut pratiquer la solidarité.

IMAGE DU CANADA

seaux de chemins de fer qui la sillonnent ont fait surgir quelques villes qui, à cent kilomètres à la ronde, ravitaillent les paysans ou leur procurent les distractions; pendant la morte-saison, on fait cent kilomètres pour voir un film; la distance ne compte guère quand l'horizon est toujours si loin. L'hiver, le thermomètre marque parfois cinquante degrés sous zéro, la neige est peu abondante et le froid sec se supporte mieux que dans l'Est du pays, mais cinquante sous zéro, c'est quand même froid et durant les nuits glacées de février, quand le fermier isolé entend les coyotes hurler à la lune, peut-être trouve-t-il inhospitalière cette terre et tragique le grand linceul qui la couvre. Alors il se réconforte en pensant aux joies de l'août, quand les moissons dorées, bercées mollement par la brise, font onduler la plaine d'espoirs réalisés.

* * *

A l'ouest, la Prairie canadienne a pour frontière les Rocheuses, nom que porte ici le grand plissement montagneux qui serpente de la Terre de Feu à l'Alaska. Barrière impétueuse de rochers auxquels s'accrochent d'impénétrables forêts. Les Rocheuses ont longtemps arrêté la marche des Blancs vers le Pacifique. Franchies en 1793, par Mackenzie, elles sont aujourd'hui traversées à trois endroits par des chemins de fer, dont la construction a exigé des prodiges d'audace, de persévérance, d'ingéniosité. La Colombie canadienne, seule province baignée par le Pacifique, est des plus pittoresques. Relief grandiose, forêts de pins et de cèdres géants, vallées où se tapissent des vergers de pêcheurs, d'abricotiers, où coulent les rivières aux eaux d'émeraude, et que dominent des masses calcaires aux tons rouillés, tout y semble paré pour la joie des yeux et l'émerveillement des sens. Cette province n'a pas que sa beauté à offrir: elle renferme d'importantes richesses minérales; vers le milieu du siècle dernier on y recueillait l'or dans les placers, aujourd'hui on l'extrait du sous-sol, avec l'étain, le plomb, le zinc, l'argent. Ses rivières sont poissonneuses; après un périple en eau salée, le saumon à chair délicate y revient, pour frayer en eau douce; le pêcheur qui le guette au retour fait des prises abondantes et fructueuses. Ses grands conifères, le sapin Douglas, l'épinette Engelman, le pin de Murray, four-

nissent des bois d'oeuvre appréciés dans le monde entier; parfois, ces géants de cent mètres, vieux de plusieurs siècles, passent dans les machines qui littéralement les déroulent en minces feuilles pour faire le placage utilisé dans l'avionnerie ou l'ébénisterie.

Il faudrait aussi parler du climat de la Colombie, ou plutôt de ces climats car il y a celui de la côte, celui de l'intérieur, celui des vallées et celui des sommets. L'ensemble reste influencé par la proximité du Pacifique et un courant chaud, le Kouro-Sivo, qui passe au large; les versants méridionaux ou occidentaux sont abondamment arrosés et protégés des vents froids du Nord, tandis que les versants septentrionaux reçoivent une neige abondante qui en altitude, forme des glaciers. Par son climat doux, tempéré, la Colombie attire les touristes. Il y fait bon de vivre, le travail même y semble plus léger qu'ailleurs.

Comment en serait-il autrement? A quelques pas du bureau, de l'usine, de la mine même, on peut goûter le recueillement dans cette nature puissante, dans la forêt où les fûts des arbres se dressent comme la colonnade d'une gigantesque cathédrale, près des rivières dont l'eau, d'un vert étincelant, coule en chantant dans les cascades, dans la montagne où l'air vif allège le poids des jours.

Le Canada est une mosaïque formée de pierres contrastantes; chacune à sa valeur propre, rehaussée par l'ensemble; Terre-Neuve vient d'enrichir cette mosaïque et d'en compléter l'harmonie. La dixième province canadienne renforce cette notion d'ensemble, d'équilibre, du vaste pays qui, de la mer à la mer, *a mari usque ad mare*, a soudé des peuples si divers dans une commune destinée de travail, d'espérance et de force.

RAYMOND TANGHE

LES DEMOISELLES MONDOR

Déi Mondor se mourait.

A bout de souffle, il fit signe qu'il voulait parler. Aussitôt ses deux filles se précipitèrent auprès du lit. A l'aide d'une plume qui trempait dans un bol d'eau, l'aînée humecta les lèvres du malade.

Comme un mauvais vent les mots sifflèrent entre les dents du mourant:

— Soyez pas inquiètes, les petites filles: je vous laisse en moyens. Gardez Pansu avec vous deux au moins jusqu'après les récoltes: il est de service et il connaît toutes nos pratiques.

— Parlez pas tant, père Mondor, vous êtes navré, lui conseilla la Belle-Emma qui allait aux malades dans toutes les familles à l'aise de la paroisse et dont le nom était le reliquat d'une jeunesse aventureuse.

A partir de ce moment, le vieux entra en agonie. Transfiguré, les traits rapetissés et la vue rivée à un angle du plafond, il semblait, déjà rendu dans les régions de l'Infini, contempler quelque terre prodigieusement féconde.

Les planches du parquet craquèrent quand la Belle-Emma se déplaça pour dire à sa voisine:

— Il vaudrait mieux éloigner les Demoiselles: le bâille de la mort s'en vient.

*
* * *

Sèches et osseuses, jaunes de teint, Ombéline et Enervale, les filles à Déi Mondor, avaient passé fleur depuis longtemps: elles approchaient de la soixantaine. A cause de la dignité de leur maintien et d'une réserve exagérée dans leurs relations avec le voisinage, on ne les nommait pas autrement que: les Demoiselles. Depuis qu'elles avaient l'âge de connaissance, une disparité de caractères — Ombéline était violente à l'excès contrairement à Enervale, douce de son naturel — les faisait se détester à la petite haine. grugeuse et quotidienne.

L'installation de Pansu dans la maison des Mondor avait été un événement. D'accord pour une fois, les sœurs s'opposaient à la présence de l'étranger gros, gras, encore jeunet et sans doute plein de mauvais plans. Moitié parce qu'il était têtue, moitié parce qu'il lui répugnait d'évincer un engagé aussi serviable, Déi persista dans son idée. Les Demoiselles boudèrent mais Pansu avait une si belle façon, il montrait une telle habileté à réparer tout ce qui s'en allait en démenche sur la ferme qu'il désarma leur méfiance au bout de peu de temps.

Ce fut donc sans répugnance qu'elles suivirent le conseil de leur père.

Deux, trois mois passèrent. A l'assurance de son pas, à une certaine manière qu'il avait de se carrer dans la meilleure chaise ou d'élever la voix, il était évident que Pansu assumait de jour en jour la place du maître. Une des vieilles filles était-elle d'humeur morose? Vite il l'engageait à sourire. Beau parleur, par son verbe charmeur il endormait le mal ou bien il portait à rire en invertissant les mots. D'un grand sérieux, il demandait:

— Si c'est pas trop de sucre, voulez-vous me passer le trouble? ou bien

— Il fait chaud dans le poêle, vous avez une maison qui tire ben.

C'était pour elles d'un effet hilarant.

Pas un secret de la terre qu'il ne connût. Il savait tout: les vertus de l'huile de patte de bœuf, l'art de disposer le gros sel au pied des as-

LES DEMOISELLES MONDOR

perges après le coucher du soleil, et ceci, et cela. Et tout. A leur insu les Demoiselles se prenaient d'amour pour lui. A peine avait-il vanté la saveur des herbes salées qu'Enervale suggérait timidement à sa sœur d'en mettre une pincée dans la marmite, sous prétexte de bonifier la soupe. Ombéline fronçait les sourcils et protestait de son mieux, mais affectant d'être distraite, elle en jetait deux pleines cuillerées dans la soupière.

Les Demoiselles, jadis austères et économes, s'adonnaient aux frivolités et aux risettes à tous et à chacun. Ombéline faillit se trouver mal quand elle découvrit Enervale en train de chauffer le tisonnier à même la braise pour onduler sa chevelure. Ce ne fut rien aux prix de l'étonnement de la cadette quand elle vit l'aînée revenir du village vêtue de neuf et parfumée.

— Demandez-moi qui c'est qui pue l'odeur de même? questionna-t-elle à la ronde.

Dès le lendemain Ombéline prit sa revanche en apercevant sa sœur, la figure blanchie comme à la chaux:

— Ma pauvre enfant, dit-elle d'un air innocent, serais-tu par accident tombée dans le quart à fleur?

Plus haineuses que jamais, elles se transpercèrent du regard.

Une semaine entière ne se passait pas sans que les Demoiselles qu'on avait toujours connues sédentaires allassent au village, à tour de rôle. Tantôt l'une prétextait un entretien particulier avec son confesseur; ou bien l'autre prétendait qu'au milieu de la nuit elle avait senti une douleur étrange au côté gauche et qu'il lui fallait consulter le docteur.

— T'étais moins plaignarde auparavant, remarquait amèrement la gardienne, tandis que Pansu et la voyageuse s'apprêtaient au départ.

Sur leur passage, les anciens, étonnés d'un pareil dévergondage, se criaient d'un champ à l'autre:

— S'il faut que les Demoiselles se mettent à galoper et à porter des falbalas, la fin du monde est proche.

*

* *

Par un midi de juillet, Pansu se jeta dans le petit bas-côté. L'été atteignait à son mieux. L'air était embrasé; pas un souffle n'agitait le feuillage et le vent ne promettait pas encore de s'anordir. L'engagé, en quête d'un peu de fraîcheur, arracha les boutons de sa chemise et dit:

— Démon! Y veulent ben nous faire rôtir tout vivant!

Les filles n'en firent pas de cas, occupées qu'elles étaient à dresser le manger. Mais quand elles eurent trempé la soupe aux pois et qu'elles furent en face de ce poitrail gras, devant cette chair saine où perlaient des gouttelettes de sueur, la plus jeune devint rouge come une porte d'enfer. L'aînée bougonna:

— Couvrez-vous! couvrez-vous! des plans pour attraper quelque fluxion de poitrine. Si c'est raisonnable de s'exposer de même!

L'obèse se mit à rire de sa bouche charnue où la soupe avait dessiné une moustache d'or. Il riait de ses larges épaules, de son poitrail gras et de tout son corps épais. La table de bois franc en était encore secouée quand, selon sa coutume, il alla s'allonger au ras des aulnages, après le repas.

*

* *

L'on croyait la fête de l'été encore loin d'achever lorsque l'automne arriva en survenant. Cependant aux grandes bourrasques de pluie succéda un temps clair et assez doux.

Les Demoiselles étaient constamment dans les rêves. L'amour, en premier dérouté dans les vieux pays de ces cœurs déserts, avait fait du chemin et s'attardait à plaisir dans la demeure tiède.

Mais Pansu n'était plus le même. Devenu regardant, il n'avait pas avalé la dernière bouchée qu'il se sauvait au dehors.

LES DEMOISELLES MONDOR

Une rafale d'inquiétude finit par s'abattre sur la maison, un jour que les sœurs suivaient des yeux Pansu, dans sa marche vers l'étable.

— Veux-tu me dire ce que t'as à tant frétiller sur ta chaise?

— Et toi, tu t'étires pas le cou, non? Si le vent revirait de bord, tu serais belle à voir!

— Faut ben que tu te sois jamais aperçue dans un miroir pour parler de même.

— Commence donc par regarder tes vieilles mains toutes plissottées, tes mains de vieille. Les as-tu vues, comme il faut, à la grande clarté?

— L'effrontée! Penses-tu qu'un homme peut aimer une créature qui a, à la place du cou, deux nerfs secs comme des cordes de violon?

Soudain les deux voix se turent, cassées net: la fille à la Belle-Emma, une roussette à la démarche onduleuse, se glissait en chatte le long des bâtiments jusqu'à la tasserie attenante à l'étable.

Après un grand moment de silence, Ombéline se ramassa comme une bête prête à bondir:

— L'homme infâme! Il aime mieux une bonne-à-rienne qu'une fille respectable. C'est pour dire qu'il y a pas un torchon qui rencontre pas sa guénille!

Outrée, ne trouvant pas d'invectives assez fortes pour marquer l'engagé, d'une voix aigre elle en inventa des poissardes, de basses. Par deux fois elle dut ravalier sa salive.

Toute recroquevillée, la fragile Enervale ne faisait que pleurer et ses larmes tombaient par larges gouttes, douces et molles, dans les rigolets de ses vieilles mains.

Ombéline s'émeut à la vue de cette peine toute nue et sans défense, pareille à un enfant naissant.

— Pleure pas, Enervale, reprit-elle sans colère. Tu vas me dire la vérité.

Et évitant de prononcer le nom de l'infidèle, elle questionna :

— Je suppose que le beau verbeux t'a raconté des merveilles?

— Oui, soupira Enervale, des merveilles.

— Il t'a conté la fois qu'il avait vu un signe de mort : la grosse arête noire d'un poisson dans le ciel?

— Il m'a conté qu'il était « pilot » à bord d'une goélette qui a chaviré. Sans un gros steam-boat qui a recueilli l'équipage, aujourd'hui le Pansu ferait pas grand-poussière.

— Et l'autre fois qu'il était à l'affût en plein lac, dans un petit bac, t'a-t-il dit qu'une trombe d'eau a passé à cinquante pieds devant lui?

— J'ai eu connaissance qu'il m'a parlé d'une fois que le lac était blanc d'écume et qu'il a vu s'avancer une masse d'eau. Longtemps après, il poudrait encore comme en hiver. Lui me l'a dit, mais je ne l'ai pas cru.

— A toi aussi, il a tout dit?

— Il m'a tout dit!

Au bout d'une pause prolongée, Ombéline demanda avec effort :

— Quand tu rentrais du village, seule à seul avec lui, il t'a-t-il déjà passé la main tranquillement dans le cou, en faisant la patte de velours?

— Déjà, murmura Enervale, dans un souffle.

Mais vite encline au pardon, elle ajouta :

— Il faisait peut-être pas pour mal faire.

— Guette! réfléchit vivement Ombéline.

Quand il fit brun, d'un filet de voix à peine perceptible, Enervale reprit :

— Ce que tu m'as dit, Béline, pour mes vieilles mains, c'est vrai. L'autre s'indigna :

LES DEMOISELLES MONDOR

— Pense pas ça, Enervale, je te le défends. Comme si je ne savais pas que je suis décharnée.

Enervale conclut tristement :

— On est des vieillardes, nous deux.

Il y avait quelque chose de changé en elles. Déjà aux petits soins l'une pour l'autre, les Demoiselles Mondor trouveraient dans la haine du même homme la raison d'une amitié durable :

— Mange donc, Enervale, tu vas perdre toutes tes forces.

— J'ai pas plus faim que la rivière a soif. Je t'en prie, marche pas tant, Ombéline, toi qui as les pieds sensibles.

*

* *

Sur le soir l'homme revint, heureux et accablé. Avant même qu'il eût saisi la pompe pour boire à même, les Demoiselles, d'un signe, lui montrèrent l'argent de ses gages, sur le coin de la table. Ombéline, les yeux baissés, de nouveau renfrognée, lui dit sèchement.

— Le temps des récoltes est fini. A c't'heure, on n'aura pas besoin de vous.

(tiré d'*En pleine terre*, de Germaine Guèvremont).

L'IMMENSE BLAGUE DE L'ART MODERNISTE

(suite et conclusion)

Le nec plus ultra, pour les modernistes, est de parler du rythme en Art...! Or, le rythme est le commencement et la fin de l'art. Il ne peut y avoir d'Art sans quelque facteur de rythme, ce qui est d'ailleurs l'idéal, jamais entièrement réalisé, de la nature dans un univers d'éléments toujours fuyants ou en conflit. Toute œuvre qui ne possède aucune connexité entre son tout et ses parties, aucun équilibre entre les éléments contrastants qui la composent, où l'on ne trouve aucun sens de tons et de valeurs, aucun plaisir amené par le son, la couleur ou la forme, n'est pas une œuvre d'art.

Voici donc qu'on nous parle maintenant de rythme comme s'il s'agissait d'une nouvelle découverte du vieux Matisse! Pourtant, allons-nous songer à ses hideuses danseuses, avec leur insistance à représenter le fait élémentaire de corps en mouvement, alors qu'on peut rêver du rythme des statuettes de Tanagra, de la Victoire de Samothrace, et de la grandiose procession des héros grecs avec leurs chevaux rétifs, tout le long de la frise du Parthenon?

Ce même Matisse attire aussi notre attention sur sa méthode de dessiner comme un enfant ou comme un sauvage. afin de nous démontrer comment les symboles peuvent être simplifiés, jusqu'à ce qu'on se rende à l'évidence que si c'est cela de l'art, n'importe quel imbécile peut devenir un artiste!

Ce qui constitue un bon dessin est avant tout une ligne émouvante d'émotion, plutôt qu'une copie rigidement correcte d'un sujet quelconque. Toutefois, pour établir ce principe, point n'est besoin de contrefaire son

L'IMMENSE BLAGUE DE L'ART MODERNISTE

modèle de telle façon que sa main ressemble à une égoïne et son pied, à une morue!

Les grands maîtres, depuis Botticelli jusqu'à Whistler ont adopté parfois une certaine liberté pour des fins d'esthétique, mais toujours dans le but d'établir l'existence soit d'une beauté exceptionnelle, soit d'une laideur caractéristique. Ils n'ont jamais eu recours à la difformité pour prouver que la nature est déplacée dans l'Art.

Pourquoi ce retours vers le primitif plutôt que la recherche de la perfection?

Ce sont les efforts soutenus des individus pour atteindre la perfection dans tous les domaines, qui ont créé les grandes civilisations.

Un autre trait de puérile hypocrisie que l'on trouve chez les modernistes de l'art, c'est leur acharnement prétentieux de vouloir descendre en ligne directe des grands maîtres, selon la loi de la progression, notamment de Ingres dont la devise était: « Le dessin est la probité de l'Art. »

Dans des volumes pompeux, subventionnés sans doute par des marchands de tableaux, ou imprimés par des publicistes aventureux, les apôtres de l'art moderniste cherchent à prouver par des arguments complètement idiots, que les pères véritables de l'art abstrait sont Ingres, Raphaël et Michel-Ange! Ce qui n'empêche pas les modernistes de violer effrontément et souvent de ridiculiser tous les principes d'art que personnifient ces titans. Il n'est jamais venu à l'esprit de ces « croyants » hébétés par les théories à la noix de coco des pontifes de cette anarchie, que s'il était donné à Michel-Ange, à Raphaël et à Ingres de revenir sur la terre, ils fustigeraient ces dégénérés inventeurs d'art étrangement hurluberlu, les chassant du temple de la Beauté qu'ils souillent de leur vil mercantilisme.

Il est à regretter que ces représentants d'un art charlatanesque aient déjà vendu suffisamment de leur camelote, non seulement pour s'enrichir eux-mêmes, mais pour empoisonner plus ou moins l'esprit de la jeune génération de nos artistes et de nos mécènes, de façon à menacer la saine évolution de l'art canadien vers une réelle grandeur.

Si l'Art se meurt aujourd'hui, c'est parce qu'il n'est plus animé par une vitalité spirituelle, mais par une espèce de fatalisme superstitieux. Les modernistes, en faisant de l'Art une simple manifestation de l'esthétique, étrangère aux émotions de la vie, le vouent à la stérilité, tant au point de vue de l'artiste qui crée, qu'au point de vue de celui qui observe. Car, il n'y aura jamais de postérité qui prendra au sérieux et acceptera indéfiniment un art, quel qu'il soit, s'il ne représente pas la nature, la forme humaine, quelque chose de vivant. Que les modernistes se le disent! L'humanité a toujours insisté qu'on lui donne, et continuera de réclamer une mesure raisonnable de vérité dans l'art aussi bien que dans la vie courante.

Aux farceurs du camp moderniste qui, acculés au mur d'opprobre, crient comme des écorchés, nous accusant d'attaquer la « Liberté en Art » (ce hurlement nauséabond et si manifestement faux!), nous répondrons une fois pour toutes que la liberté en art n'a jamais été en danger. Avec sagesse, seule la licence a été refrénée!

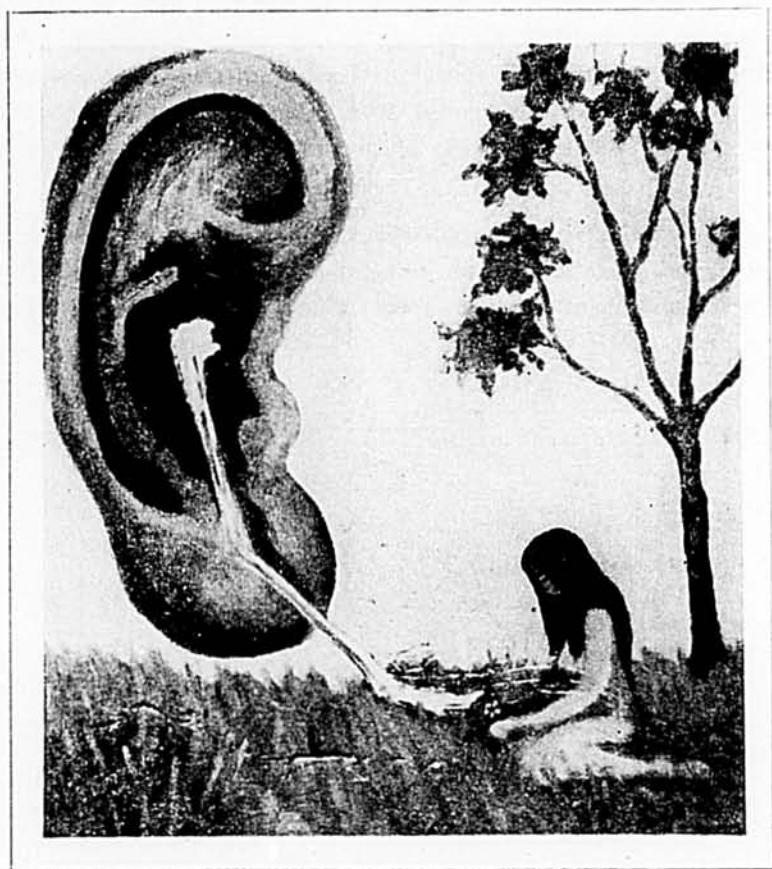
On comprendrait mieux le travail des post-impressionnistes, s'ils s'étaient donnés la peine d'exprimer en bon français leur but et leurs intentions. Jusqu'à présent ils ont négligé de le faire, ce qui ne semble guère justifiable de la part de peintres, de sculpteurs qui invitent le public à voir leurs œuvres. Il ne leur serait même pas nécessaire d'expliquer le sujet ni le procédé, mais seulement de nous donner un aperçu général de ce qu'ils s'efforcent d'exprimer. Par exemple, s'ils recherchent des harmonies inconnues, comme le font à mon avis les plus sérieux d'entre eux, pourquoi ne pas le dire tout simplement? Alors, nous regarderions leurs œuvres sans préjugés, et nous efforcerions d'en apprécier l'intention.

Mais, au lieu de cela, on est mystifié et rebuté par les phrases tarabiscotées d'un obscurantisme désespérant qui farcissent les livres, ainsi que les manifestes et les catalogues d'art moderniste.

Autrement dit, que les modernistes cessent de poser aux intellectuels hermétiques et le commun des mortels essaiera de les comprendre.

D'aucuns se demanderont pourquoi j'ai attaché tant d'importance

Hommage aux Surréalistes



— La Perception de l'Univers —

C. M.

*
* * *

— Le jour où les surréalistes se contenteront de *penser* leurs chefs d'œuvre tant littéraires que plastiques, au lieu de s'obstiner à les extérioriser dans la vile matière, ils auront atteint le summum de leur Art. Pour nous, simples mortels, ce sera le calme après la tempête.

COLIX-MARTEL

L'IMMENSE BLAGUE DE L'ART MODERNISTE

aux travaux d'artistes excentriques ou farceurs, plutôt que de les passer sous silence. Pourquoi je leur ai accordé toute cette publicité gratuite?

Il est incontestable que si nous cessions tous de les remarquer, faisant la sourde oreille à l'égosillement de leurs thuriféraires, détournant la tête en dépit de notre curiosité de voir quelle nouvelle forme de manie peuvent bien exhiber ces avortons, et que si les intellectuels cessaient d'apprendre par cœur et de répandre les criardes demi-vérités préconisées par les adeptes de l'art moderniste, nous serions vite débarrassés de ce fléau! Mais je me demande si les adultes cesseront jamais d'aimer les cirques!

En écrivant ces lignes, mon plus cher désir a été d'éclairer l'opinion publique de telle façon, qu'elle maintienne dorénavant dans le cirque, ces bateleurs de l'art, avec les critiques véreux ou illuminés qui leur servent d'aboyeurs.

CLARENCE GAGNON

LE SALON DU PRINTEMPS

Chaque année, à cette saison, nous retrouvons au Musée des Beaux-Arts de Montréal, le Salon du Printemps. Change-t-on les tableaux d'une année à l'autre? Je ne sais, car nous les retrouvons tels qu'ils étaient l'année précédente et tels qu'ils ont toujours été depuis des années.

Le Salon est divisé en deux sections, l'une moderne et l'autre plus ou moins académique. Il y en a pour tous les goûts ou peut-être mieux pour tous les dégoûts. Les modernes s'efforcent coûte que coûte à être farouchement originaux et ils ne réussissent qu'à s'étonner eux-mêmes de leurs audaces de primaires. Les autres ne varient pas, ils colorent toujours leurs petits villages de « nananne », leurs barques de pêcheurs, leurs portraits bien léchés; au milieu d'eux l'impression de déjà-vu est déprimante et l'on reste même surpris de s'apercevoir que les chevaux de monsieur Coburn ont fini de trotter dans leurs neiges éternelles. Monsieur Coburn ne doit plus peindre.

Le nombre de tableaux acceptés diminue chaque année grâce à la sévérité des deux jurys, qui pourraient avoir pitié davantage encore des habitués du Salon. Les travaux transcendants sont rares. Plusieurs des peintres canadiens connus ne sont pas représentés et les envois de plusieurs autres réputés ne sont pas parmi leurs meilleurs. Madame Louise Gadbois, que j'admire beaucoup, nous offre une nature morte et un portrait aux couleurs plus crues qu'à son habitude et les deux dans une tonalité trop égale. Elle reste, toutefois, une artiste à la sensibilité à fleur de peau. La nature morte de Goodridge Roberts est trop rigide pour nous émouvoir, par contre son paysage au ciel d'un bleu violent est plein de vie. De Louis Mulstock nous admirons une nature tourmentée peinte dans une

LE SALON DU PRINTEMPS

pâte abondante, son dessin d'un nu est plus faible. Les autres modernes sont surtout des barbouilleurs sans aucune sensibilité, essence même de l'artiste. Sans doute, lorsqu'un peintre s'est creusé la tête pour trouver un titre tel que « Soupir dans le Trébuchard Pittoresque des Alentours Poudres », l'on ne peut s'attendre après un tel effort de trouver en plus un tableau de conséquence, seul le prix de \$350.00 est sérieux. Nous trouvons ainsi beaucoup de titres recherchés pour désigner des travaux non-représentatifs, dont plusieurs sont intéressants par le jeu d'opposition de couleurs chaudes et de couleurs froides, mais n'oublions pas que c'est le début de l'art de peindre que de savoir agencer des tons qui captiveront l'œil. Il est beaucoup plus facile d'opposer des couleurs, ne représentant aucun objet que de tenter de dégager à travers sa propre personnalité les secrets et la poésie d'une forme connue. Et l'on ne touche l'œil que pour rejoindre l'âme, ce que trop d'artistes oublient.

Le tableau de Borduas, *Réunion des Trophées*, a remporté le prix Jessie Dow pour la peinture à l'huile, section moderne. Ce peintre, chef d'école, nous montre dans cette grande toile tous les trucs de son métier: taches violentes de couleur se dégageant d'un fond neutre, pétilllement dans tous les sens de la lumière sur l'ombre, blanc pur écrasé sur une couleur sombre. Facture qui crée beaucoup d'effet, mais qui se rapporte plutôt à l'art décoratif qu'à l'Art et qui répétée à l'année longue pendant des années devient aussi assommante que les chevaux de monsieur Coburn. Et tout un groupe de jeunes suit le maître accumulant sur la toile son jaune violent sur un ton brun foncé, son vert pâle sur un rouge vin, son bleu tendre sur le noir, allongeant ses bandes irisées, arrondissant des cercles éclatants, déroulant des lisières brillantes, faisant éclater des étoiles et tout ça en se tapant la poitrine, non pas tant pour se convaincre eux-mêmes de leur génie — ils ne doivent pas être à ce point naïfs — mais pour tenter de convaincre certains esthètes qui craindraient d'être pris pour des bourgeois s'ils ne criaient pas « Bravo! » à pleins poumons. Le bourgeois, lui, ne s'épate plus depuis longtemps de ces élucubrations, il a fini de perdre son temps à discuter des « horreurs » de la peinture. La visite de la salle de la peinture que j'appelle « la peinture garrochée »

nous remet chaque année en présence des mêmes tableaux où patauge une pâte aux riches motifs qui rappellent les papiers-peints de 1925.

Pellan, qui dans ses tableaux d'autrefois montrait une imagination débordante mais saine, expose une seule toile, immense, dominée par un rouge vulgaire qui fatigue l'œil et où la simplicité, qui sent la recherche, manque d'équilibre d'une manière étonnante. De Tonnancourt, le grand espoir des années de guerre, alors si personnel et si sensible nous sert deux tableaux qui veulent être enfantins et le sont tout à fait. Sa pâte est diluée au point que l'on croit voir des couleurs industrielles brossées par des pinceaux de peintres en bâtiment manié par un moins de dix ans. C'est regrettable. Chez les autres peintres dits modernes figuratifs c'est le triomphe de la maladresse et de la gaucherie. Le balbutiement des enfants sera-t-il la philosophie de demain?

Chez les peintres conventionnels, l'œil se repose sur les sujets habituels, portraits, paysages, natures mortes. Il se repose, c'est tout. Cependant, plusieurs tableaux valent par leur technique habile et leur composition bien en place. On n'y trouve pas beaucoup d'originalité, mais comment être original en 1949 quand tout a été tenté depuis des siècles?

Beaucoup de portraits où les sujets ont au moins le plaisir de se reconnaître. Parmi eux signalons celui de madame Newton d'un caractère bien personnel. Une petite tête d'Anne de Bellefeuille est toute fraîche dans sa simplicité qui ne cherche pas à être dépouillée et aride. Parmi les paysages, Normand Hudon dans son Pointe-au-Pic fait jouer des verts au milieu de maisons bien assises. Richard peint avec beaucoup de force la Baie St-Paul, mais il abuse un peu d'effets faciles. Adrien Hébert reste toujours le peintre consciencieux qui s'amuse à peindre des scènes de rue avec humour. Les natures mortes sont souvent trop astiquées.

Le jury ne s'est pas vu capable de décerner de prix pour la peinture à l'huile académique. Je ne l'en blâmerai pas. Pour l'aquarelle Albert Cloutier a gagné le prix Jessie Dow avec un travail sérieux où le peintre se dégage enfin de l'influence de Jackson. Les aquarelles de Coppold d'un dessin si précis nous amuse justement à cause de l'infinité de détails.

LE SALON DU PRINTEMPS

Le Salon nous présente aussi de la sculpture. Passons.

Au sortir du Musée je suis entré au Ritz où j'ai pu voir plusieurs portraits d'une diseuse française peints par des artistes célèbres de différents pays. Après tout notre peinture n'est pas si mal.

ROGER VIAU

FUSAIN

De loin, avez-vous déjà vu Berthelot Brunet surgir à un carrefour et accaparer la rue qu'il choisissait? Il fallait le voir et s'attarder à le regarder pour se rendre compte que cet homme avait immédiatement cette rue en sa possession. Même s'il paraissait petit entre les édifices, ce qui était illusoire. Une essence en lui le magnifiait jusqu'à le montrer plus imposant que les édifices. Pour bien comprendre, il fallait le connaître et savoir qu'il envoûtait.

Il arrivait avec tous ses gestes dépliés, ses attitudes conciliantes et prédestinées, dans un attirail de dramaturge qui a trouvé des pantins à faire danser, mais qui n'a pas encore choisi son arène. Et vous étiez saisi d'intérêt dans l'attente du spectacle qu'il allait faire jouer sous vos yeux.

Il attirait à cause de ce port de tête soucieux, à cause de la rondeur inspirée du front, à cause de l'ambiguïté des yeux, du rayonnement du nez, du spleen de la moustache, de la difficulté de la bouche, des facteurs du menton et des maintiens du corps. Il fallait le voir en mouvement pour la réussite de la mise en scène, lançant ici et là des manœuvres discrètes vers nous tous qui étions ses acteurs.

Il fallait étudier les détails de sa personnalité et de ses qualités pour sentir que les nôtres n'étaient pas plus accaparantes et que dans le même décor nos moyens ne dépassaient pas les siens. Car le problème est sage même si sa sagesse peut passer pour de la paresse et de la bénignité. La bénignité est souvent un état de miséricorde et cet état s'obtient seulement après des éternités d'exercices à la patience. Un caractère semblable au sien dans un être sans goût pour le cafard et la complaisance aurait été un fantoche n'ayant aucune expression. Berthelot était expressif dans tous ses attributs et ses facultés.

Pour vous le prouver, je vais vous décrire son front. Un front arrondi qui laissait palpiter les veines et courir le reflet du clair-obscur de la rue. Un front ciselé de quelques saillies aux tempes. Ces saillies divergentes, ni le béret, ni le souci de la modestie ne parvenaient à les cacher. Une sorte de hantise en diffusait l'expression malgré lui. C'était un front moulé pour porter le casque d'une armure, mais il n'avait pas besoin de jouer sous ce déguisement primitif et, pendant la durée de la comédie des jours, ce n'est pas sur le front que la primitivité aurait pu le frapper.

Je vais illuminer ses yeux. Sous les rondelles des verres, le regard inégal. La paupière lourde, fascinante qui vous consacre et la paupière alerte dégageant un oeil observateur. Un oeil mâle et un oeil femelle peut-être, pour former un embryon d'évolution et injecter le drame de l'essence nécessaire à la passion. De ce regard double, candide d'un côté, aigu de l'autre, personne ne pouvait se démettre, ni les acteurs, ni les spectateurs. Surtout après avoir été saisi comme une femelle, assommé comme un mâle et subjugué par ce regard. L'enchâssure des verres produisait deux ombres oblongues sur la caverne des yeux. On aurait même dit que les verres étaient des loupes cherchant à scruter les détails du jeu et, à travers la complexité du verre, la personnalité de ses amis s'embellissait. Il les voyait sous le prisme ornés des couleurs somptueuses de l'arc-en-ciel. Les jugeant ainsi, ils lui apparaissaient aussi rayonnants que dans le décalquage de sa pensée et cela les rendait admissibles. Même si, privés de son indulgence, ils en eussent été indignes.

Je vais vous dépeindre son nez. Un nez épais à la racine et continué pour mieux exprimer le cafard. Parce que le cafard était son sort et qu'il lui fallait après tout le manifester. Le cafard tue lentement si on veut s'y abandonner et le décor de la rue s'y prête. Le bout du nez arrondi et réunissant deux ailes de cormoran parce que le cormoran vu de loin avec ses ailes jaillissantes rappelle les ailes du nez. Il portait la ligne du nez au niveau des nuages et cela semblait l'entraîner dans des envolées d'abeilles parce que la reine et le faux-bourdon montent à mille pieds dans les airs pour féconder. Comme si la fécondité de l'écri-

vain prenait sa source au delà des nuages; dans le cafard de l'inconnu qui nourrit le bohème parce que le bohème le respire.

Je vais vous esquisser sa bouche. Des lèvres faites pour fumer des rêves et qui persistaient à tirer sur un bout de cigare. Un mégot toujours éteint (Avez-vous une allumette, vous?) parce qu'il y a trop de choses entre l'idéal et la nicotine pour perpétuer la nicotine. Une lèvre inférieure joufflue et une lèvre supérieure perdue sous la moustache carrée. Des lèvres qui sussurent les mots avant de les lancer comme des oboles ou des désirs. Le pincement des joues qui arrange les phrases et leur donne des élans de poèmes et les souffle en les faisant trembloter comme du duvet. Ces mots-là n'auraient pas pu commencer sur des lèvres autrement découpées.

Je vais vous retracer son corps. Un corps qui n'en était pas un, un corps estompé. Un corps fagoté de vêtements entretenus à la façon décadente. Des vêtements qui accrochent quelque part une serviette bombée de trésors: le manuscrit du drame, les cinq actes de la routine, les tableaux de la scène au-dessus des nuages. Une serviette accrochée à un bras d'ascète, nichée sous l'aisselle creuse, comme épinglée à la manche ronde, ou à la petite main qui ne cesse de vouloir serrer la vôtre même si la pression est d'une délicatesse qui fait frémir. Des épaules où la tête plonge pour se mettre à l'abri des coups qu'on aurait pu diriger vers son front sans armure. De petites jambes, de petits pas qui mènent partout excepté où on veut vraiment aller, c'est-à-dire du côté de l'intelligence où l'intransigeance est inutile. Il avait des pas qui mènent de ce côté-là parce que son corps était fait pour être seul.

Il nous a dit: « Il y a tellement de choses à dire que je ne parviendrai pas à toutes les écrire. » Il nous a répété: « Vous devriez écrire mes livres. » Il a ajouté: « Je n'aurai pas le temps. » C'était son testament oral. Son testament écrit est compris dans son journal qu'il nous a recommandé de lire. Il voulait inculquer au monde la vérité comme elle triomphe, mais personne ne voulait absolument le croire. Personne ne voulait l'accompagner. Personne ne voulait le suivre. Quand il disait: personne, cela voulait dire personne.



Étude d'après l'Antique — CLAUDE PICHET

FUSAIN

Il a surgi au carrefour. Il a choisi une rue. Il s'y est avancé et il en imposait quand il était là. Nous le regardions diriger le montage du décor, nous avons étudié ses attitudes quand il organisait le jeu, nous avons regardé parce que nous croyions nous amuser. Tout le monde était là. Les écrivains, les dramaturges, les bouffons, les auteurs, les journalistes, les critiques, les chroniqueurs, les acteurs, les vedettes, les vilains et leurs jeunes premiers étaient tous là. On s'attendait à un spectacle pathétique, à l'apothéose de l'intelligence, mais Bertheleot s'est affairé dans ses vêtements entretenus à la façon décadente. Il a faufilé sa serviette remplie de trésors quelque part dans ses vêtements. Il a fait quelques pas de ses petites jambes. Il a enfilé la rue. Il est disparu au carrefour et le décor comme la rue a soudain paru vide.

JEAN-JULES RICHARD

LAMENTO

Rêves-tu, statue grise, rêves-tu
sur ton socle affaibli, enfoncé
dans le sable du parc?
O statue! Femme à la double figure,
le sculpteur qui te sculpta laissa-t-il
en ta pierre un seul battement de vie?
Crois-tu que la mort a des cycles
et que le corps vibrant, ton modèle
jadis, te retrouvera?
Tu toises la vie et le temps long t'effrite.
Moi, je rêve du temps perdu dont
j'ai si mal usé.

LAMENTO

L'amour m'a fait naître du néant.
Cependant ni le marbre ni la pierre,
l'airain non plus que le bois ou l'argile
ne me reproduiront, afin que celui
que j'aime me retrouve à son heure.
Masque rieur, face pleurante,
belle dame sans coeur,
tu es l'image froide,
l'image, ô statue, de ma tristesse.
Qui portera l'amour
que je tiens en réserve, à celui
que j'aime et qui passa dans la mort
sans m'y donner rendez-vous?

ANDRÉE MAILLET

RICERCARE

Librement les vivants trépassèrent
au cours de la guerre. Les enfants
crièrent et les pierres écrasèrent
leurs jouets dans le hurlement des bombes.
Pourquoi les Furies reviennent-elles
au moment des plus belles moissons?
Pourquoi cette colère (déclanchée
en quel lieu?) s'abat-elle
quand la maison est propre et chaude?

RICERCARE

J'ai vu que je t'aimais, enroulé
dans la vague, dévoré par les monstres,
brave et jeune et tant aimé,
tant aimé comme tu m'aimais.

Ton navire éclaté fit moins de bruit
que la branche arrachée par le vent
et jetée contre la vitre noire de nuit.

Au même instant tu sombrais
dans le fracas des flots gonflés
et mon sommeil se brisait pour toujours.

Ton départ sans adieu m'a laissé
seule et nulle, à jamais inutile,
inserviable, à jamais incapable d'aimer
un autre être que le tien, tel qu'il était
avant cette fin sans merci.

ANDRÉE MAILLET

LAMENTO

Nous qui restons méprisés de la mort,
instruments d'une vie organisée ailleurs,
pampre attaché malgré lui aux pierres
croulantes d'un siècle de fracas,
de quoi sommes-nous dignes?
Dans quelle attente subsistons-nous?
Villes rasées, tombes de la douceur
de vivre! Grèves où les voix du Requiem
planent sur les croix blanches
alignées pour la dernière parade!
Vieillards et gens sans âge qui
fouillez l'amas de misère,
non, rien n'est récupérable.

LAMENTO

Les maisons étoilées, brodées de chaires
pourries, tapissées de cendre mêlée de sang
et de larmes d'innocents, où des cœurs
qui ne battront plus reposent dans la paix,
les maisons seront-elles relevées,
reconstruites et aimées?
Qu'importe, puisque les mêmes entrailles
ne reproduiront pas leurs fruits tombés
et mangés par la guerre.
O femmes pleines d'amour,
comme vous j'ai perdu à ce jeu
de massacre inventé par le pire
des fauves.

ANDRÉE MAILLET

RICERCARE

Mystère de la mer à l'heure de ta mort.
Etait-elle douce ou malveillante,
l'eau que nous aimions tant et qui fut ton linceul?
Durant cette heure obscure, avec d'autres amantes
j'attendais, j'espérais, ignorante et sereine,
dans l'armature d'un pays bien défendu.
Armes et argents, propagande sacrée,
mon amour, tout cela pour protéger ta vie.
Il y a longtemps dit-on; en moi rien n'a changé.
En un rythme de marée, jamais refoulé,
une lamentation revient se fracasser
sur mes joies quotidiennes, et retourne, et revient
encore. Non l'amour ne m'a point laissée.

RICERCARE

Le glouton océan a-t-il rendu ton écorce?

A quelle grève? A quels sables? Au son de

quels chants d'oiseaux inconnus et troublés?

Marins de guerre suspendus à l'épave,

grappes sanglantes et glacées, d'hommes

quelque part aimés, où avez-vous remis votre âme?

ANDRÉE MAILLET

Paris, 1947

SON PREMIER MENSONGE

Un événement extraordinaire vient de se produire; une pièce de dix sous a disparu dans la sacoche de madame Dutilleul. Celle-ci n'hésite point à croire au vol. C'est qu'elle a bonne mémoire; elle se souvient d'y avoir placé, il y a une heure à peine, un billet de vingt dollars, et d'avoir remarqué, incidemment, une pièce de dix cents dans le petit compartiment réservé au chapelet.

Madame Dutilleul a beau faire la morale à sa servante, elle perd son temps. Mathilde est honnête. N'ayant rien dérobé à sa maîtresse, elle l'écoute d'une oreille distraite. Madame Dutilleul insiste, pour la forme:

— Enfin, Mathilde, vous êtes sûre de n'avoir rien pris dans ma bourse?... Peut-être avez-vous eu besoin d'argent pour payer le laitier?

— Je n'ai pas l'habitude de payer les fournisseurs, Madame, et je ne me souviens pas que vous m'ayez autorisée à le faire.

— Si ce n'est pas vous, ce ne peut être que Beso. Allez le chercher. Nous allons bien voir si ce sont les anges qui se permettent de fouiller ainsi dans mes effets personnels!

— Bon... Bien... Parfait... bougonne Mathilde. Dans ce cas, je vais vous l'emmener. Je suis certaine que Beso n'a pas fait ça. Il doit y avoir une erreur de calcul, bien sûr que oui!

— Gardez vos réflexions pour vous, Mathilde.

— Bon... Parfait... Puisqu'il faut absolument un coupable...

— Ah! ces domestiques! songe madame Dutilleul. Il suffit de les traiter comme s'ils étaient de la famille pour qu'ensuite ils se croient tout permis.

— Me voici, m'man! clame Beso, en faisant irruption dans la chambre.

— Ce n'est pas trop tôt! Avance un peu que je te regarde dans les yeux. Mon Beso, j'ai quelque chose à te demander. Mais, auparavant, je tiens à ce que tu saches la confiance que j'ai en toi, car je te sais incapable de me mentir. Laisse-moi ajouter que le mensonge est odieux; c'est une des lâchetés les plus dégradantes. Il y a des enfants qui mentent comme l'on respire, mais tu n'est pas de ceux-là, Dieu merci!

— Ce n'est pas tout! Avance un peu plus près, et cesse de te tordre comme un tire-bouchon! Ma foi, on dirait que tu as la danse de Saint-Guy!... Ecoute-moi bien, Beso. Il y a quelque chose d'aussi laid que le mensonge, c'est le vol. Le vol, c'est l'action de celui qui prend ou qui dérobe quelque chose à autrui. C'est un acte criminel. La loi est très sévère pour ceux qui sont pris la main dans le sac.

— Ceci dit, j'exige de toi la vérité, toute la vérité. Comme il n'y a rien de plus beau au monde qu'un enfant qui ne ment jamais, tu vas me dire, à l'instant même, si c'est toi qui a pris le dix cents dans ma sacoche?

— Oui, maman, avoue Beso, en s'inclinant l'air contrit.

— Comment?... balbutie madame Dutilleul, comment?... Tu avoues, petit malheureux?... Tu as volé ta mère?

— J'ai pris dix cents pour acheter un sifflet comme celui de cousin Alfred.

— Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai. Tu mens! Toi, un voleur?... Allons donc! Ce n'est pas possible. Je ne veux pas croire une telle infamie. Mon petit Beso que j'aime tant, un voleur?... Non, cent fois non, tu n'as pas fait ça.

— Oui, maman, soupire Beso repentant, j'ai fait ça.

— Comment, insiste madame Dutilleul en haussant le ton, comment, tu as osé faire ça, toi?...

— Oui, maman, répète Beso, décidé à ne dire que la vérité.

— Je ne veux pas le croire, serine madame Dutilleul, je ne le crois pas.

SON PREMIER MENSONGE

— Pourtant!... C'est la vérité pure, maman chérie.

— Tu souhaites donc la mort de ta mère, petit malheureux?... Non! Cent fois non! mon petit n'est pas un voleur. Autrement, il ne serait pas mon fils.

Et se faisant câline, madame Dutilleul caresse la chevelure de son fils:

— Tu n'as pas fait une chose si vilaine, dis?

— Je ne sais plus, maman, gémit Beso tout en larmes. Je ne sais plus.

— Mais non, Beso, ces choses-là sont indignes d'un enfant bien élevé. Tu le sais bien, va! Je serais trop malheureuse si mon petit Beso était capable de commettre une telle vilénie. Mon enfant devenu un voleur à huit ans?... Allons donc, cela n'est pas possible, cela n'est pas vrai.

Comme sa mère pleure doucement dans son mouchoir, Beso, affolé, se décide enfin à lui faire plaisir:

— Maman, ma petite maman, je t'en supplie, ne pleure pas, je n'ai pas volé; ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, ma petite maman!

Enfin soulagée, madame Dutilleul se tamponne les paupières avec son mouchoir roulé en boule, puis souriant à son fils:

— Je savais bien que mon Beso n'était pas coupable, que c'était un brave petit homme et que je pouvais avoir confiance en lui. Va te coucher, maintenant, et prie le petit Jésus. Demande-lui le courage de demeurer honnête, franc, loyal... et maman ne pleurera jamais plus à cause de toi.

Voici Beso désorienté, perplexe. L'incertitude dans laquelle sa mère vient de le plonger, trouble sa conscience, au point de ne plus savoir s'il doit regretter davantage son larcin ou son mensonge.

— Dans le doute, il vaut mieux s'abstenir et penser à autre chose, se dit-il en pénétrant dans sa chambre.

Il a déjà le sens des compromis. Il est décidé de ne plus faire pleurer sa pauvre maman, si bonne, si dévouée, si confiante. Et, pour conserver cette confiance qui l'honore, il est prêt à tout, mentir au besoin.

La lampe du corridor a été mise en veilleuse. Un silence de dortoir règne à l'étage supérieur. Tourmentée de remords, madame Dutilleul, n'ayant pas douté un seul instant de la culpabilité de son enfant, s'informa auprès de Mathilde :

— Beso?...

Il est couché, Madame.

— Je veux le voir, Mathilde. Je suis inquiète. Il me semble qu'il a besoin de sa mère. Il avait l'air si malheureux tout à l'heure!...

— Faut pas le déranger, articule Mathilde à voix basse. Il sourit aux anges!

PHILIPPE LA FERRIÈRE

(Extrait d'un roman en préparation intitulé: « Beso ».)

CHASSE A L'OURS

Amédée mettait pied à terre quand je l'aperçus. Il tira son canot sur la grève et le retourna, le fond en l'air. Il appuya son aviron à un arbre, saisit son sac d'une main, de l'autre la hache qui ne le quittait jamais.

— J viens pour l'ours, dit-il, dès qu'il me vit dans le cadre de la porte. J'pouvais pas l'savoir icitte et pas v'nir faire mon tour!

Sans transition, avec un sourire qui découvrait ses dents jaunes, il ajouta:

— Ça pas été facile, comme vous pensez. Mais plus la bourgeoise disputait et s'mangeait les sangs, plus j'étais malade de v'nir. C'est comme ça depuis trente-deux ans, mais alle s'accoutume pas. S'plaindre et s'lamentier, c'est plus fort qu'elle. Heureusement, j'l'entends et j'l'entends pas... J'ai fini par préparer mon paqueton et me v'là!

— Et si elle a besoin de vous, à la maison?

— A c'temps-citte d'l'année, l'ouvrage force pas. Mais quand une créature veut pas comprendre rien, on perd son haleine à discuter. Quand j'suis parti, j'ai dit à Adèle d'aider à sa mère, pour qu'a soit pas trop enragée, quand je r'tournerai.

Le métis craignait sa femme, mais il ne cessait de la braver, de lui tenir tête, et gardait habituellement sa liberté. Quand les frémilles lui couraient dans les jambes, comme il disait, rien ne le retenait, ni la besogne différée, ni une jérémiade de plus ou de moins. Il ne résistait pas longtemps à l'appel du bois et de la sauvagerie. Je crois qu'il éprouvait aussi un grand désir de paix, et que rien ne le mettait hors d'état comme les doléances à n'en plus finir.

CHASSE A L'OURS

J'avais entendu le nom d'Adèle et je demandai :

— Elle est bien, Adèle? Elle ne s'ennuie pas?

— Pourquoi qu'a s'ennuierait? Alle a été élevée icitte comme les autres, alle a jamais connu aut'chose que la vie du bois et des colons. Alors, alle a pas à s'plaindre, pas plus qu'les autres de la famille. Y a rien comme chez vous, pensez pas?

— Vous avez raison.

— Certain qu'j'ai raison.

Ce disant, il me regarda de côté, paupières mi-baissées, les sourcils en broussailles, en bataille, comme il lui arrivait quand il ne comprenait pas tout à fait, ou se demandait d'où soufflait le vent, et pourquoi?

Comme je mettais le chaudron de fèves à réchauffer sur le poêle, il continua :

— Alle a p't'être des idées de grandeurs, à cause de son couvent, mais ça durera pas. Quand a r'viendra pour de bon, faudra qu'a s'range et qu'a prenne sa place avec les autres. Toutes ces histoires de couvent, au fond, ça m'a jamais rien dit! Mais la femme y tenait — elle était mordue — et la tante la sœur a arrangé ça pour qu'on paye un prix réduit, à cause d'la parenté. Je l'ai ben vu, mais les femmes ont brassé ça ensemble, pour que j'sois pas capable de dire non. Mais j'connais Adèle, et j'serais ben surpris si alle faisait des folies qu'a r'gretterait plus tard. J'pense pas qu'ça soit en elle.

Parlant ainsi, il révélait l'inquiétude qui le rongait. D'année en année, de mois en mois, il voyait sa fille se détacher de la famille, et il essayait de se cacher l'évidence. Il cherchait à se rassurer lui-même. S'il se gardait de conclure, espérant malgré tout et se leurrant, il sentait vaguement qu'Adèle subissait des influences qu'il ne pourrait vaincre, et qu'à la fin elle lui échapperait.

Il approcha une bûche de la table et se mit à manger.

— J'm'aperçois qu'j'ai une de ces faims! dit-il, après quelques bouchées. Faudra pas rien qu'm'en promettre.

— Allez-y sans gêne, j'ai de quoi vous houiller.

Pour changer le cours de la conversation, je dis que l'ours ne s'était pas montré depuis mon retour.

— Vous pensez qu'il a eu peur de vot' chatte?

— Peut-être.

— Maintenant qu'il connaît le chemin, vous pouvez être sûr qu'y r'viendra. Quand vous l'attendrez pas, et qu'vous serez parti pour une demi-journée, y r'commencera son ravaud. Mais j'vous dis que j'partirai pas d'icitte avant d'avoir sa peau. C'est la femme qui rirait pas, vous pensez, si fallait que je r'vienne à la maison les mains vides.

Il avala bruyamment une gorgée de thé, tenant à deux mains le bol sans anses.

— Quand j'sais qu'un ours est queuq'part, continua-t-il, faut que je l'tuse. Je l'tue à tout coup, ou ben mon nom est pus Cardinal. J'ai charrié un piège, pour le cas où j'réussirais pas à l'tirer. Et ça marche à votre goût, dans vot'campe?

— Ça marche, mais ce n'est pas gai. Les distractions sont rares, le soir.

— Vous êtes pas habitué à la misère.

— Que diriez-vous d'un cigare? Il m'en reste quelques uns, un peu séchés, mais présentables. A moins que vous aimiez mieux une rouleuse?

Son sourire précéda ses paroles:

— Un cigare! Beau dommage que j'fumerais un cigare! Savez-vous qu'on fait une vie de millionnaires, dans votre campe de bois rond? Un cigare après une pipe, rien de rien à faire, pas de créature à écouter chialer, pas d'volailles et pas d'cochons à soigner, pas d'bois à rentrer...

CHASSE A L'OURS

Rien qu'à s'étendre et fumer un cigare! Vrai comme j'suis là, moé qui vous parle, j'passerais un contrat de dix ans, à c'régime-là.

Nous descendîmes vers le lac, la chatte grise à nos talons, et nous nous assîmes sur un billot poli par l'âge, échoué là depuis des années.

Amédée tirait sur son cigare avec un air qui disait sa satisfaction. Je remarquai près du canot, retourné auprès du mien, le piège qu'il avait apporté.

— C'est un vrai, dit-il, le montrant du doigt. Si j'agrafe votre ours avec ça, j'vous garantis qu'il est pas mieux qu'mort et bourré.

Il y avait encore des patineurs sur l'eau, des centaines, noirs et luisants. Ils glissaient à droite et à gauche, se croisaient, s'entrecroisaient, voyaient tout et n'avaient pas d'yeux apparents. Ils disparaissaient entre les joncs, revenaient, reprenaient leurs jeux.

Amédée commença à bailler et nous décidâmes de nous coucher.

Dix jours plus tard, mon hôte capturait l'ours qui en voulait à mes provisions, et en qui il nous fallait bien reconnaître une ourse.

La bête n'aurait pu lui échapper facilement, car il avait disposé autour de son piège, aux endroits jugés propices, une demi-douzaine de collets solides, fabriqués de ce fil de fer que les compagnies forestières emploient pour leur téléphone.

A son premier voyage, il m'en avait laissé plusieurs longueurs en disant:

— On sait pas à quoi ça peut servir. Dans l'bois, on trouve un usage pour tout. Dans l'temps comme dans l'temps, vous saurez me l'dire.

Il tendit donc son piège à un quart de mille de la cabane, au fond d'une coulée où les gros arbres étaient clairsemés. Il l'appâta avec du poisson avancé, non pas pourri, mais qui empestait de loin.

— Du poisson comme celui-là, dit-il, c'est un vrai parfum pour les ours.

Ayant relevé des pistes assez fraîches, il me les montra ;

— Vous voyez ben que l'ours s'est pas éloigné. Icite, j'aurais pas mauvaise confiance. On peut chancer.

Il avait pris des précautions, ne travaillant que les mains couvertes de gants, afin de ne pas laisser d'odeur. Il savait ce qu'il faisait. Il n'était pas toujours aussi prudent, mais il était déterminé à ne pas manquer son coup. Son honneur était en jeu, tant aux yeux de sa femme qu'aux miens. A la fin, il recouvrit son engin de longues herbes, de fougères et de sapinages, de sorte que l'amorce paraissait abandonnée dans la forêt.

Un homme eût naturellement conclu que des truites ne se seraient pas transportées là toutes seules, mais un ours n'y regarderait pas de si près.

Le métis attachait ensuite son attrape à un pieu de quatre ou cinq pieds, à l'aide d'une chaîne d'acier, assez forte pour tenir une paire de chevaux.

— Avec une bebelles comme ça, dit-il en riant, même un bétail de quatre cents livres peut pas courir loin ni ben vite. Vous l'voyez pas traînant ça : le piège, la chaîne, le billot... C'est alerte, un ours, malgré son allure palotte, mais un agrès comme celui-là l'force à modérer l'train.

Le drame se déroula comme prévu.

Le lendemain, tout était dans l'ordre et normal, avec peut-être cette différence que le poisson puait plus que la veille. Mais vingt-quatre heures plus tard, le piège s'était comme volatilisé.

— A c't'heure, dit Cardinal, on va s'amuser. Suivez et r'gardez faire. Les pistes de l'ours crevaient les yeux. Ça et là, le sol paraissait labouré, comme par une charrue qu'aurait conduite un fou. A certains endroits, l'animal furieux s'était attaqué aux épinettes, dont il avait arraché l'écorce avec ses griffes. Il avait réussi, au prix de quels efforts, à trainer le piège et ce qui l'accompagnait, sur une distance de plus d'un mille. A la fin, le pieu avait fini par s'accrocher dans de solides racines

CHASSE A L'OURS

sorties de terre, et nous aperçûmes la bête que nous cherchions, prise par une patte de devant.

Elle nous regarda venir, immobile et l'air piteux, balançant sa grosse tête de droite à gauche. D'une balle entre les yeux, Cardinal l'expédia au paradis des ours et des originaux, s'il en est un, tira son couteau de sa gaine et se mit à la dépouiller.

— C'est un tannant, dit-il, trois cents livres au moins. On l'pèserait pas avec une romaine! Le poil est bon à rien à c'temps d'l'année, mais la femme pourra pas dire qu'elle l'a pas vu...

— Emportez-lui les oreilles, ce sera moins long.

— Sûr que ça s'rait moins long, mais alle pourrait pas juger d'la grosseur, et alle dirait qu'ça valait pas la peine de faire le voyage. Avec les femmes, c'est pas facile d'avoir le dernier mot. J'emporte la peau toute ronde. Comme ça, a pourra pas dire qu'c'était un p'tit chétif.

Comme il achevait son travail, il hocha la tête et dit:

— Le pire, c'est qu'il va falloir revenir avec des pelles pour l'enterrer, si on veut pas qu'ça sente!

A ce moment, il aperçut à quinze pieds de haut dans un cyprès, accroché à une branche, un ourson qui s'y tenait immobile, comme un enfant en pénitence.

— Esprit et damnation! s'écria-t-il. Fallait qu'ça soit une mère avec un p'tit! Maintenant qu'la bonne femme est morte, qu'est-ce qu'il va manger, celui-là? Déjà pas mal gros, mais pas ben capable de s'défendre et gagner sa vie. Si vous l'voulez, j'vous l'pogne comme un moineau. Ces p'tits animaux là, ça s'élève comme un chien de maison, et c'est pas long.

L'ourson avait suivi sa mère traînant le piège d'acier, jusqu'au moment où le pieu immobilisé l'avait retenue prisonnière. D'instinct, il s'était alors réfugié dans l'arbre.

— Si le bois était moins fourni, dit Cardinal, j'couperais l'cyprès et ça s'rait pas une traînerie de l'attraper par le chignon du cou. Mais

si j'coupe l'arbre, y va sauter dans l'voisin, quand y penchera. Faut tirer d'autres plans...

Il examina les lieux autour de lui, jugeant des possibilités.

— J'vois qu'un moyen: J'coupe la branche, qu'est pas si grosse, avec une couple de balles, et vous sauterez d'ssus quand y tombera.

Il s'agenouilla derrière une souche, y appuya le canon de sa carabine, visa soigneusement à travers la mirè et fit feu. La branche pencha, affaiblie, mais ne cassa point, et l'ourson réussit à s'y maintenir. Deux autres balles tirées en vitesse en eurent raison, et le petit animal dégringola vers le sol, s'assommant à moitié dans sa chute. Je courus vers lui, mais Amédée était déjà rendu. Il manœuvra de façon à s'asseoir dessus ou presque et lui passa au cou sa ceinture, qui aurait l'effet d'un nœud coulant.

Mais l'ourson, revenu de son étourdissement, se mit à mordre et à griffer, se débattant et criant comme un perdu, comme s'il voulait amener la forêt entière. Le métis en avait vu d'autres. Il commença par lui donner des taloches à main morte, puis lui attacha le museau avec un lacet de cuir qu'il avait dans ses poches, pour l'empêcher de se servir de ses dents. Quand nous voulûmes partir, notre captif refusa de suivre, tirant au renard sur la ceinture qui l'étranglait. Ce que voyant, Cardinal l'attacha par les pattes à une branche que nous portâmes sur nos épaules, chacun tenant son bout.

— Dans un mois, dit mon compagnon, vous le r'connaitrez pas, doux comme un mouton et pas fâché de sa nouvelle vie. Sans compter qu'y vous pognera des souris aussi ben qu'vot'chatte. On va d'abord l'attacher avec une chaîne, pour qu'y s'sauve pas. Y va s'accoutumer vite. Vous m'en direz des nouvelles, quand je r'viendrai.

Il se retourna, car il marchait devant, ajoutant en clignant de l'œil: — Tâchez d'vous forcer et d'avoir un autre ours pas loin, si vous voulez que je r'viene...

— Et qu'est-ce qu'il va manger, mon pensionnaire?

CHASSE A L'OURS

— N'importe quoi, mais ménagez pas l'sucre, si vous en avez. Avec du sucrage, il est gagné d'avance. Un ours, c'est safre dépareillé. Plus tard, quand vous l'lâcherez, y s'débattra ben. Mais y s'éloignera pas, craignez pas, quand il aura pris goût à vot' cuisine.

— C'est vrai que, s'il ressemble à sa mère...

— Elle haissait pas la m'lasse, la vieille!

Et il ajouta, sans doute pour mon information: — C'est elle qui l'a fait grimper dans l'cypès. Quand une mère ours sent du danger pour ses jeunes, ou qu'a veut pas les avoir avec elle pour chasser, ou pour d'autres raisons, elles les grimpe en l'air dans un arbre, et ils attendent qu'a vienne leur dire de descendre. Ils écoutent, les p'tits possédés, ben mieux qu'les enfants des hommes. Il aurait entendu longtemps, celui-là, si on l'avait pas vu sur sa branche. Pensez pas?

Le lendemai, nous retournâmes chercher le piège et la peau de l'ourse, dont nous enterrâmes les restes mortels. Puis Amédée partit après le diner, ayant donné ses dernières instructions quant à mon nouveau compagnon. (I)

HARRY BERNARD

(I) tiré d'un roman en préparation.

LA MEDECINE POPULAIRE EN GASPESIE

La médecine populaire est une science née des besoins des habitants vivant en des régions éloignées, et, généralement, sous d'âpre climat. Dans l'isolement le plus complet, et sans le secours d'Esculape, il fallait bien se débrouiller. Aussi, s'est-on servi de son intuition, de la superstition religieuse et populaire, des secrets et de la tradition comme sources d'inspiration.

N'est-ce pas par intuition que la population a employé les infusions de graines de citrouille, de pissenlit ou de tripes-de-roches comme diurétique? Par intuition que l'on servait du lait bouilli avec de la muscade râpée contre la diarrhée, en le faisant gonfler *trois* fois? ou que l'on buvait du lait ferré pour la guérison des mêmes maux? L'on faisait rougir une fiche de fer que l'on trempait dans le lait à *trois* (chiffre folklorique) reprises durant l'ébullition.

Que dire aussi des infusions de racines de salsepareille, de cormier, de merisier, comme apéritif? des infusions de racines d'aulne que l'on donnait à la mère pour sevrer son enfant? d'herbe à d'Inde et d'Immortelle pour la paralysie? de camomille contre la fièvre? d'anis contre les coliques?

Quant aux cataplasmes et aux nombreux onguents, il faut avouer qu'ils avaient tous des propriétés plus ou moins médicinales. Même les cataplasmes faits de fientes d'animaux sont reconnus aujourd'hui comme recélant des trésors de pénicilline employés à bon escient sur les coupures et les brûlures. Les applications de melasse sur les brûlures, l'onguent de résine ou de gomme de sapin sur les coupures, les cataplasmes de houblon pour les foulures, de crème battue avec de la sève de sapin

LA MEDECINE POPULAIRE EN GASPESIE

blanc, de graine de lin ou de gruau bouilli avec du lait pour les enflûres ou les abcès, l'onguent de graisse et de soufre contre la gratelle, les cataplasmes de feuilles de plantain pour les foulures, les cataplasmes à la poudre à pâte pour les cors aux pieds, les injections dans l'oreille d'urine de bébé (chaude) contre les maux d'oreilles, ont fait partie de la médecine quotidienne avec grand succès.

Faut-il maintenant croire que même au temps de nos valeureux ancêtres il se rencontrait des malades souffrant de troubles psychosomatiques, puisque la superstition semble avoir dépisté bien des maux? Ainsi, que de personnes furent guéries de leur rhumatisme pour avoir tout simplement pris de petites branches de sapin ou de cormier, les avoir placées en forme de croix et les avoir enterrées dans le bois. Que de femmes menacées de perdre leur bébé à la suite d'une hémorragie se sont rétablies à l'application d'un cataplasme aux blancs d'oeufs battus, dans lesquels flottaient des petits bouts de fil rouge d'un pouce de longueur. Nous avons aussi vu de multiples cas de jaunisse revenir à la santé après avoir ingurgité une infusion de poux réunis en nombre impair, soit au chiffre de 3, 5 ou 7. Les maladies de coeur furent aussi très souvent traitées aux infusions de poils de porc-épic, mi-blancs, mi-noirs; comme pour la jaunisse, ces poils devaient être réunis en chiffre impair. Pour les mêmes troubles, on porte d'autre part, un coeur taillé dans une feuille de papier de plomb suspendu au cou à l'aide d'une petite corde. Pour la guérison de verrues, il s'agit de frotter les verrues avec des feuilles d'aulne et de les jeter ensuite en arrière de soi sans regarder où elles vont. D'autres frottent les verrues avec des pelures de patates qu'ils enterrent ensuite et recouvrent d'une roche. Lorsque les pelures sont pourries, les verrues tombent. D'autres encore appliquent la main affligée de verrues sur du chiendent qu'ils taillent autour des doigts tenus écarquillés l'un de l'autre. Le chiendent est ensuite retourné à l'envers. Pour les oreillons, faire chauffer du sel dans une casserole. Prendre un bas dans le pied gauche d'une personne de la maison qui le porte depuis... quelques jours, le tourner à l'envers, mettre le sel dedans, et envelopper la gorge. Dans les mêmes circonstances, d'autres se frottent la gorge avec un morecau d'auge à cochons. Pour le mal de

tête, faire bouillir dans du thé un morceau de nid de guêpes et l'appliquer en cataplasme sur le front. D'autres boivent aussi l'infusion. Pour les piqûres de clous rouillés, appliquer sur la piqûre un morceau de lard sans couenne, de l'épaisseur du petit doigt. Envelopper avec un bandage. D'autres appliquent sur la piqûre un sou noir trempé dans l'eau chaude et le ceinture sur la plaie du malade jusqu'à ce que la douleur disparaisse.

Avant de terminer l'énumération de ces quelques prescriptions, nous désirons dire un mot du traitement que l'on fait subir à une femme enceinte qui a fait une chute. Trois prescriptions sont à suivre dans ces cas et elles doivent se poursuivre durant trois jours. Faire d'abord bouillir 1 tasse à thé de blé dans une quantité égale d'eau. Faire boire le bouillon. Ecraser ensuite 1 cuil. à thé d'alun mêlé avec de la melasse. Faire prendre à la malade avec un verre d'eau froide. Finalement, prendre 7 gousses d'ail, les écraser sur un papier en forme de cœur dans le milieu duquel on aura fait une petite ouverture que l'on placera vis-à-vis de l'ombilic afin de permettre à l'enfant de respirer. Après cette application du cataplasme sur le ventre, ceinturer la malade et lui faire boire beaucoup d'eau afin de permettre à l'enfant de se tourner!...

Quant aux « secrets » qui ont sauvé la vie à maintes personnes, il est toujours compliqué d'en recevoir la confidence. Car, en plus de la confiance que ces êtres « privilégiés » doivent nous faire, il est entendu qu'ils ne révéleront, à aucun prix, leur secret à des personnes de même sexe, sous peine de perdre à jamais leurs privilèges. Aussi, avons-nous eu l'avantage de pouvoir rencontrer à tour de rôle des hommes qui, après nous avoir raconté les merveilleux prodiges opérés, nous ont donné d'abord la formule des « chasseurs de vers », qui se lit comme suit :

« Bon St-Pierre, prends ta grande charrue d'or, laboure trois grandes raies; de la première, lève les tics blancs; de la deuxième, lève les tics rouges; de la troisième, lève les tics noirs. »

Et nous poursuivons avec la formule des « arrêteurs de sang ».

“Réciter cinq fois Notre-Père et cinq fois Je vous Salue Marie. Après chaque Pater et Ave, dire Cœur de Jésus j'ai confiance en vous. Prononcer ensuite cinq fois l'acte de foi suivant: Je suis aussi certain que

LA MEDECINE POPULAIRE EN GASPESIE

le sang va arrêter que je suis certain que la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ a été faite avec du cormier. »

Au cas où nos lecteurs voudraient aussi exploiter la formule propre à enrayer les ennuis du hoquet, nous les prions de dire tout simplement: « Jésus, j'ai le hoquet. Jésus, je l'aurais plus. » Car, maintenant que nous avons perdu tous nos privilèges pour les avoir écrits, nous ne pouvons que désirer transmettre nos avantages aux lecteurs d'Amérique Française!...

Et c'est ainsi que de génération en génération, on a su panser les maux et garder l'espoir au cœur des malades. L'on voit encore de nos jours, des sages-femmes répudier les enseignements de la médecine moderne et les interventions de la chirurgie, pour continuer à opérer, en marge de leurs expériences, des guérisons et des prodiges.

CARMEN G. ROY

LE CONTE DE LA SIRENE DE MER

Raconté par M. Léon Collins, St-Joachim, Cté Gaspé-Nord.

Il y avait autrefois un roi qui avait seulement deux enfants: un garçon et une fille. Le garçon s'appelait le prince Jules, la fille, la princesse Julie.

Jules et Julie étaient encore bien jeunes quand la reine tomba malade d'une maladie incurable qui devait la conduire à la mort. Après quelques mois de maladie, la reine dut laisser la terre, laisser tous les siens, pour aller rendre ses comptes au Juge Suprême.

Le roi, restant seul avec ses enfants qui étaient encore jeunes, décida, après quelques mois, de prendre une autre femme. Il s'amouracha d'une femme de la royauté qui avait une fille.

Le roi épousa la veuve. Mais peu de temps après son arrivée au château, la nouvelle mère prit les enfants de son mari en aversion. Jules travaillait comme un mercenaire, et Julie était l'esclave au château.

Jules aimait sa sœur tendrement. Un jour, il lui dit: Julie, je m'en vais partir pour tâcher de trouver une place pour vivre une vie tranquille. Sois pas occupée, quand je serai placé, je viendrai te chercher.

Jules demanda à son père le roi la permission de laisser le château. Le roi consentit, et lui donna un navire en propre, lui souhaitant du succès dans le voyage qu'il entreprenait.

Jules partit sur la mer à bord de son vaisseau, avec un bon équipage et des provisions en abondance. Après plusieurs mois de navigation, il s'éleva un tempête terrible. La mer était tellement grosse que le vaisseau menaçait de couler à chaque instant. Le capitaine monta sur le pont et

LE CONTE DE LA SIRENE DE LA MER

s'adressa à l'équipage en leur disant: Mes amis, si vous avez quelque chose à régler avec le grand Maître, c'est le temps, parce que nous allons périr.

Peu de temps après, il restait à la surface de la mer un morceau d'épave du bâtiment que Jules avait accroché par hasard et auquel il était attaché. Tout l'équipage s'était noyé, il restait seulement Jules qui voguait au gré des flots et de la tempête.

Après avoir passé plusieurs jours et plusieurs nuits à se faire battre au gré du vent, il toucha enfin le rivage. Il atterrit pas bien loin d'un royaume où il y avait un roi. Jules s'en alla frapper au château. Un portier vint le recevoir. Il lui demanda s'il était assez bon de s'informer au roi s'il pouvait le recevoir. Le roi lui accorda un entretien. Jules lui apprit qu'il était un prince, qu'il avait perdu son bâtiment et son équipage, que lui seul s'était sauvé sur une épave. Il pria le roi, s'il voulait prendre part à sa misère, de lui donner de l'ouvrage pour suffire à ses besoins.

Le roi lui demanda s'il était capable de travailler au jardin. .

— Sire, mon Roi, j'ai jamais travaillé dans les jardins, mais je m'en vais faire mon possible.

Et après quelques mois de travail au jardin, Jules était rendu conducteur des travaux. Le roi l'aimait comme s'il eut été son propre fils.

A tous les jours, Jules allait s'asseoir sur une pierre et il tirait de sa poche un portrait qu'il embrassait en versant bien des larmes.

Un jour, comme d'habitude, le roi vit Jules qui embrassait quelque chose, sans qu'il puisse voir ce que c'était. Le roi l'appella à lui, en lui disant. Jules, vous venez d'embrasser quelque chose que vous portez sur vous et qui vous fait pleurer.

— Sire, mon roi, c'est le portrait de ma sœur. Je pense à toutes les misères qu'elle peut endurer et c'est pour cela que je pleure.

Le roi, après s'être fait montrer le portrait et l'avoir examiné, dit à Jules: Votre sœur est-elle aussi belle en personne qu'elle l'est sur son portrait?

— Sire, mon Roi, ma sœur est plus belle en personne que sur son portrait.

Jules, je suis veuf, tu le sais. Je m'en vas te greiller une frégate avec un bon équipage et tu vas aller chercher ta sœur. Quand tu seras de retour, je l'épouserai.

Jules partit donc pour ce long voyage, heureux d'aller chercher sa sœur et, en même temps, de revoir le pays qui l'avait vu naître. Et, un jour, il arriva dans la rade du roi, son père. Il se rendit au château pour apprendre la nouvelle à sa sœur qu'il aimait tant.

Mais la reine, sa belle-mère, s'opposa à laisser partir Julie seule. Elle partira, dit-elle, à la condition que tu m'emmènes avec elle. Elle n'est pas accoutumée sur la mer, elle pourra être malade et je serai avec elle pour la soigner.

Jules consentit, mais à contre-cœur, à emmener sa belle-mère. Après qu'ils furent prêts, ils embarquèrent à bord du vaisseau. La vieille reine traînait son coffre de remèdes de toutes sortes. Mais ce coffre ne contenait autre chose que sa fille laide cachée dedans.

Quand ils furent loin sur la mer, une journée de chaleur insupportable se leva. Jules était accablé par la chaleur. Le reine lui dit: Jules, faites descendre une chaloupe à l'eau et vous prendrez bien mieux l'air frais dans une petite embarcation.

Jules consentit. Et comme le bâtiment allait toujours d'une certaine vitesse, il se sentait soulagé de la chaleur. Mais à un moment donné, il se sentit éloigné du vaisseau. Il se mit à crier: attendez-moi, attendez-moi!

Julie entendit les cris de son frère et sortit sur le pont. Mais au même instant, la reine ayant fait sortir sa fille qui était cachée dans le coffre, elles prirent Julie et la jetèrent à la mer.

Julie, une fois à l'eau, fut emportée au fond de la mer par les sirènes de mer. Et la vieille reine fit coucher sa fille laide dans le lit de Julie. Puis elle donna des ordres de diminuer la vitesse du vaisseau afin que Jules puisse les rejoindre.

LE CONTE DE LA SIRENE DE LA MER

Quand Jules fut rendu à bord, il leur demanda pour quelle raison qu'ils ne l'entendaient pas. Le reine lui répondit: Cher enfant, nous étions bien occupés. Ta sœur Julie a été frappée d'une maladie si terrible qu'elle est devenue méconnaissable.

Jules, après être accouru à la chambre de sa sœur, resta frappé de sa laideur. Julie, lui dit-il, jamais je pourrais croire s'il y avait eu une autre personne dans le bâtiment, que c'est toi que j'aperçois.

— Oui, mon frère, lui dit-elle, j'ai été frappée si fort que je suis restée contrefaite. Je ne me reconnais plus moi-même.

— Seigneur, qu'est-ce que le roi va dire! C'est certain que je vas être puni.

Puis, ils arrivèrent au port de mer du roi. Le roi, en voyant venir sa frégate, fit appeler deux chevaux sur un carrosse et fit étendre un très beau tapis du château au quai, se se rendit devant sa bien-aimée.

Mais quand il vit apparaître sur le quai cette figure laide et repoussante, il lui défendit de mettre le pied dans son carrosse. Puis, se tournant vers Jules, il lui dit: Jules, tu m'as trompé. Je te condamne à être isolé du monde. Tu resteras le long de la mer dans une petite bâtisse que je désignerai moi-même. Et là, tu seras nourri au pain et à l'eau.

Jules, en pleurant, dit au roi: Sire, mon Roi, j'ai été trahi.

Et le roi se décida à se rendre au château avec la vieille reine et sa fille. Puisqu'il avait fait serment qu'il épouserait la sœur de Jules, quoiqu'elle était laide, il l'épousa. Et la vieille reine et sa fille restèrent dans le château toutes les deux et se trouvaient heureuses.

Jules était toujours près de la mer dans une petite maison assez confortable. Il était entouré d'une clôture et il n'avait pas le droit de sortir au dehors.

Mais un jour, Jules étant assis près de la mer, vit un brassement terrible se produire sur les eaux. Et tout-à-coup, ce qui vient à lui? Julie, sa sœur, ceinturée avec une chaîne en or. Elle prit Jules par le

cou et l'embrassa. C'est bien de valeur, dit-elle à Jules, d'être puni innocemment. J'ai été jetée à l'eau par la vieille reine et sa fille. Les sirènes de mer m'ont emportée dans leur château au fond de la mer. J'ai trois jours pour venir te parler. Tu vois, je suis ceinturée avec une chaîne en or. Si les sirènes de mer s'apercevaient que la chaîne est touchée, elles me tireraient bien vite et tu ne me reverrais plus jamais. Aujourd'hui, je suis pour 1 heure avec toi, demain, 1 hre $\frac{1}{2}$, après-demain, 2 heures. Après ça, tout sera fini, jamais tu ne pourras me revoir.

— Dis donc Julie, qu'est-ce qu'il faudrait faire pour couper cette chaîne?

— Ça prendrait un forgeron bien habile, avec une enclume en or, une tranche en or et un marteau en or. Il faudrait que, d'un seul coup, la chaîne soit coupée. Après ça, je serais libre.

Il y avait des employés du roi sur la ferme au moment où Julie parlait avec son frère. Après avoir entendu ce qui s'était dit entre Jules et Julie, ils s'en allèrent trouver le roi et lui racontèrent ce qui s'était passé.

Le roi s'en alla trouver Jules et, après l'avoir questionné, s'en alla faire faire une enclume, une tranche et un marteau en or. Et après avoir fait venir le forgeron le plus habile du royaume, il se rendit à l'endroit où Julie devait réapparaître.

Vers midi, la mer se mit à faire du bruit, et aussitôt, Julie fit son apparition. Le roi fut ébloui par sa beauté.

Julie leur dit: Faites bien attention, il faut de la souplesse et de l'énergie pour entreprendre de me délivrer. Si les sirènes de mer s'aperçoivent que la chaîne est touchée, je serai tirée vers elles au même instant.

Mais le forgeron, avec une grande souplesse, mit la chaîne sur l'enclume, sans bruit, et après avoir déposé la tranche légèrement sur la chaîne, d'un seul coup de marteau adroitement frappé, coupa la chaîne.

Julie se trouva délivrée, au même instant. Le roi, se tournant vers Jules, lui demanda pardon pour toutes les souffrances et la peine qu'il lui avait causées. Et ensuite, il demanda Julie de vouloir bien l'épouser.

LE CONTE DE LA SIRENE DE LA MER

De retour au château, il ordonna à ses domestiques de conduire sa femme laide, avec sa mère, la reine, à la même place où Jules avait gémi et pleuré. C'est là qu'elles devaient finir leurs jours.

Le roi, après avoir épousé Julie, vécut dans la joie et dans le bonheur. Jules devint le surintendant du château et il épousa la fille du roi. Ils passèrent ensemble une longue vie dans la joie et dans le bonheur.

Recueilli par Carmen Roy, Cap-Chat, Gaspésie.

RENCONTRE AVEC UNE GRANDE DAME

Nous traversons le restaurant qui précède la salle à manger. De gauche à droite partent des sourires, des bonjours sonores qui s'adressent à Jeanne Maubourg la grande dame de la radio montréalaise. Elle consent à l'interview. Elle accepte de devenir la proie de ma curiosité; je suis très fier de déjeuner avec elle.

— « Installons-nous là », me dit Jeanne Maubourg en désignant une table. Elle y prend place mais ne se pose nulle part. Sa pensée sans cesse voltige.

— « Quel est le secret de cette vitalité », ne puis-je m'empêcher de lui demander.

— « Oh! je suis toujours d'excellente humeur », répond-elle. « Je ris tout le temps. J'aime la vie et j'ai beaucoup d'amis. Je pleure bien, quelques fois, mais ça ne dure pas. C'est étonnant comme je suis jeune ».

Nous détaillons le menu. « J'adore la crème de tomates » s'écrie l'artiste. Mais, distraite par mes premières et maladroites questions, elle oubliera de la commander.

Au téléphone, fixant cet entretien qu'elle m'accorde avec une grâce parfaite, j'avais dit à Jeanne Maubourg: « Je ne sais pas si vous vous souviendrez de moi, mais j'ai joué à la radio avec vous, lorsque j'avais douze ans. C'étaient « Les Maîtres de la Musique ». Je remplissais les rôles de Mozart, de Beethoven, de Schubert, enfants. Vous avez été vingt fois ma mère. Je vous adorais ».

Jeanne Maubourg, maintenant sourit par-dessus le menu: « Je ne vous aurais pas reconnu; il y a déjà longtemps de cela » Mais elle me fait

RENCONTRE AVEC UNE GRANDE DAME

le plaisir de se rappeler de Mozart, de Beethoven, enfants. « Cela sentait un peu l'école d'élocution », conclut-elle, et nous rions.

— « Mon Dieu! vous me demandez de parler de moi, des souvenirs d'opéra. C'est difficile. Sont-ce des anecdotes que vous voulez? Je n'aime pas beaucoup parler de moi. Mes souvenirs, ne vaut-il pas mieux les laisser dormir... Des éditeurs canadiens me réclament, depuis longtemps, une autobiographie. J'ai grand peur qu'ils ne l'aient bientôt. J'ai lu celle d'Yvette Guilbert, et maintenant, je ne sais pas... Il y a une foule de choses agréables, d'autres moins gaies que je préfère ne point toucher ».

— « Mais, enfin, cherchez un peu. Vous avez eu une carrière magnifique à l'opéra. Elle intéresse beaucoup vos admirateurs. On vous a entendu à la Monnaie de Bruxelles, au Covent Garden de Londres, au Metropolitan. Alors, parlez-moi des Anglais, des Américains... »

— « J'ai débuté dans le rôle de Mercédès de la « Carmen » de Bizet, au Théâtre de la Monnaie, à la fin du siècle dernier. J'y suis resté dix ans. J'ai chanté, aussi, Stefano dans « Roméo et Juliette », Siebel dans « Faust », le page des « Huguenots ». J'étais très grande, mince. Les travestis m'allaient à ravir. Parfois, en Carmen, le Don José m'obligeait à m'incliner un peu... J'excellais à cet exercice ».

— « N'avez-vous pas, en Europe, connu beaucoup de compositeurs célèbres? Tenez, parlez-moi de Massenet ».

— « A coup sûr, un homme extrêmement affable. Un peu mielleux, même. Toujours un mot gentil pour chacun. Il me confia le Prince Charmant de sa « Cendrillon », la Fiamina de sa « Grisélidis »; je fus le Chérubin dans l'ouvrage de ce nom ».

— « Et Puccini? »

— « Ah! celui-là, un homme du monde parfait. Quel charme que le sien! Je n'oublierai jamais ce jour où nous étions chez moi, avec Puccini, préparant « La Bohème » car je chantais Musette. Cette partie élevée exigeait de moi, mezzo-soprano, des efforts évidents. On en vint à la fameuse valse. Puccini, pour m'obliger, s'offrit à la transposer dans une tonalité plus familière à ma voix, ce qu'il fit sur le champ. Un homme charmant! J'ai,

aussi, créé la femme sauvage de sa « *Girl of the Golden West* », mais ne me plaisais pas à ce rôle d'un opéra d'ailleurs délaissé, aujourd'hui ».

— « D'autres compositeurs vous confièrent-ils des rôles particuliers ? » Ma curiosité la laisse un moment, songeuse.

— « Mon Dieu, oui. Charpentier m'offrit celui de la mère dans « *Louise* » et Humperdinck, la sorcière de son « *Hansel et Gretel* » que j'adore ».

— « Entre toutes ces parties, quel est le rôle préféré de votre carrière ? ».

Ici, pas un seul instant d'hésitation : « J'ai toujours eu un faible pour Zerline (« *Don Juan* de Mozart) quoique j'ai beaucoup prisé Carmen. J'ai aussi chanté dans la Tétralogie de Wagner, dans les « *Noces de Figaro* ». Et Jeanne Maubourg, à mon grand étonnement et, surtout, à celui de notre voisin qui ne perd pas une de ses paroles, me chantonne sur ses quatre notes : « *Hojoto-ho! Hojoto-ho!* », le cri de guerre vibrant des Walkyries. Il faut beaucoup d'efforts pour ressusciter, ici, à cause du va-et-vient perpétuel des clients de cette salle à manger, la folle chevauchée wagnérienne. Mais, comme Brünnhilde au lever du rideau sur le second acte de cet opéra, Jeanne Maubourg resplendit d'une excellente humeur et nous continuons.

A certaines de mes questions, Jeanne Maubourg ne peut s'empêcher de s'attendrir. « Oui, j'ai chanté pendant cinq ans au Covent Garden. Oui, j'ai paru à ce théâtre au côté de Caruso, de Mary Garden, de Melba, de Tetrzzini . . . Cinq années magnifiques avec les répertoires français, italien et allemand (peu d'allemand, cette langue m'ayant toujours arrêtée) ». Ce qu'elle oublie d'ajouter, c'est qu'à l'issue d'une représentation de « *Faust* » au Château de Windsor, devant la Reine Victoria, avec madame Melba en Marguerite, la souveraine anglaise présenta à Jeanne Maubourg une broche en diamants. Le don de ce bijou, orné du chiffre et de la couronne royale, nous imaginons qu'il bouleversa le jeune Siebel belge d'alors dont Jeanne Maubourg a gardé l'impétuosité racée, l'élégance raffinée . . .

— « Et au Metropolitan de New-York ? Combien de temps y êtes-vous restée ? »

RENCONTRE AVEC UNE GRANDE DAME

— « Je ne puis détacher de ma pensée le nom du Metropolitan de celui de mon cher et grand maître Toscanini. Comme lui, j'y suis restée quelques six années. Sous sa direction, comme nous avons bien chanté et tremblé, Caruso, Geraldine Farrar, Olive Trenistadt, Albert Reiss, Otto Geritz, Carl Braun et moi! (ces « sept véritables artistes du Metropolitan » comme les appelait Pitt Sanborn, critique au « Globe » de New-York). Quelles expériences! Il nous faisait travailler comme des forçats. Il nous bousculait, nous injurait, nous appelant des oies! Nous tremblions en l'adorant, nous pleurions, aussi, parfois. Un jour, il pose son bâton, pâle de colère, s'exclame: « Vous n'entendez rien à la musique, vous devriez pratiquer un autre métier! » et sort en claquant des talons. Cette fois, mon Dieu oui, nous nous cachions! »

— « Mais, que de récompenses », continue Jeanne Maubourg. Et elle prononce cette parole qui m'émeut profondément: « Quand il nous disait d'un ton bourru, après nous avoir écouté: Bene, bene, *nous nous croyions de grands artistes!* ».

Au Metropolitan, Jeanne Maubourg incarne Madeleine dans « Rigoletto », Lola dans « Cavalleria », l'une des épouses de Barbe-bleue dans l'« Ariane et Barbe-bleue » de Dukas. Incidemment, elle a bien connu Maeterlinck et vu Mary Garden en Mélisande. « Non, je n'ai pas du tout aimé « Pelléas », en première audition. Même aujourd'hui cet opéra m'inquiète. Je me sens plus à l'aise avec l'« Ariane et Barbe-bleue » de Dukas, beaucoup plus lyrique. En général, je n'aime pas la musique moderne ». Pourtant, quelle magnifique Geneviève elle aurait composée! . . .

Jeanne Maubourg quitta le Met peu avant Toscanini. Il la regretta. « Elle est irremplaçable dans le rôle de l'hôtesse de « Boris », se plaisait-il à dire. Lorsqu'il vint à Montréal, il y a quelques années, Jeanne Maubourg me raconte comment elle prit le thé avec lui, une après-midi, en causant longuement d'opéra. « Comme j'étais fière », s'écrie l'artiste, « j'aurais voulu que tout Montréal me vit avec lui! ».

Jeanne Maubourg chanta avec le French Opera de la Nouvelle-Orléans; ce fut sa dernière troupe. Là, elle se voit confier de beaux rôles de

mezzo, et parfois des parties de contralto (Asucena dans « Le Trouvère », par exemple, qui lui valut d'immenses succès).

Puis, elle vint au Canada, en tournée, et, s'y plaisant, décida de se fixer à Montréal. Ici, elle s'est acquise une magnifique renommée. Qui ne connaît pas cette voix chaude, flexible, expressive jusqu'au miracle? Qui n'a pleuré ou ri avec madame Velder ou Tante Jeanne? Qui n'a goûté cette composition adorable qu'elle fit, il y a quelques années, dans « La Fille du Régiment » des Variétés Lyriques? Elle y donnait une leçon de chant à Pierrette Alarie, s'accompagnant au piano, tournant les pages avec une mimique et un entrain irrésistibles. Sa versatilité ne connaît pas de bornes.

Jeanne Maubourg habite Longueuil et y enseigne. Mais elle vient souvent à Montréal, pour des engagements à la radio. « Autrefois », explique-t-elle, « j'avais un trac fou, surtout à l'opéra quand on me demandait de remplacer une camarade indisposée, à la dernière minute. Mais aujourd'hui, après vingt ans devant le micro, vous comprendrez que le trac a disparu. C'est très commode et de tout repos, la radio ».

Maintenant, il faut partir. Jeanne Maubourg doit enregistrer, cette après-midi, pour Victor, quelques contes pour enfant. Tout d'abord, elle refuse mais on insiste tant qu'elle doit accepter. Heureux enfants, heureux Petit Poucet!

Je ne sais pas qui je dois quitter, si c'est Siebel ou si c'est Lola; si c'est un beau page mince et poudré, si c'est Tante Jeanne ou la mère de Mozart, de Beethoven, enfants . . . Celle qui me dit adieu, toutefois, possède toutes leurs grâces, leurs bontés, leurs fougues et leurs fantaisies . . . Une grande dame.

PAUL ROUSSEL .

LES MAUX DE NOS MOTS

Les mots sont comme les hommes; il y en a des longs et des courts, des beaux et des laids, des bien faits et des mal bâtis. Il y en a qui sont de parfaits étrangers, mais qui ont reçu leurs lettres de naturalisation.

Il y en a de malades; on parle souvent des *maux de nos mots*. Il s'agit de les guérir par des remèdes appropriés. Qui dit correction du langage dit toniques et fortifiants pour en combattre l'anémie, et parfois même usage du bistouri pour enlever clous, furoncles, comédons, protubérances malsaines.

Le médecin, comme le philologue, s'intéresse à la langue.

— Montrez-moi votre langue, dit le médecin à son malade.

Faites-moi connaître votre langue, dira le philologue.

Pourquoi le médecin veut-il voir la langue de celui qui le consulte? C'est parce qu'une langue, ça dit tout, et même plus que tout.

Après l'extraction d'une molaire, opération qu'elle redoutait beaucoup, une dame aussi émue que réjouie, disait au dentiste:

— C'est drôle, docteur. La place de ma dent, quand je la tâte avec ma langue, ça paraît un grand trou.

— Vous savez, madame, répond le dentiste pince-sans-rire, (c'est le cas de le dire), c'est toujours naturel pour la langue d'exagérer.

La langue que nous parlons est très chargée; elle indique des symptômes de barbarismes, de solécismes; puis d'exotisme et de traductionisme, provoqués par le bilinguisme.

D'abord, l'exotisme. Exotique se dit de personnes, d'animaux, de plantes qui ont été transportés de pays étrangers et qui ne sont pas sur leur sol

naturel, comme, par exemple, la vache Jersey en France, et le moineau au Canada. Notre langue est remplie de mots exotiques, surtout de mots anglais: le mécanicien parle de *monkey wrench*; le garagiste, de *tire*, de *bumper*, de *windshield* et *rim*, bien qu'il soit loin de faire des vers; l'électricien, de *switch*, de *socket*, de *plug* et de *fuse*.

Je sais que le français d'outre-mer, tout comme le nôtre, n'est pas exempt d'exotisme. Voltaire, qui n'a jamais porté l'Académie dans son cœur, disait de son temps, ce qui n'est pas d'hier: « Depuis que l'aloyau s'appelle *roast-beef*, on n'a jamais été mieux nourri en France ».

Il y a près d'un siècle, en 1855, le poète Viennet adressait une épître à Boileau, histoire d'informer l'auteur du *Lutrin* des conditions de la langue de l'époque. Parlant du vocabulaire des voies ferrées, il disait:

Que de mots à déchirer le fer!

Le railway, le tunnel, le ballast, le tender,

Express, trucks et wagons! Une bouche française

Semble broyer du fer et mâcher de la braise.

Il y a cete différence entre nous et le Français, que nous acceptons les mots anglais et les gardons tels quels, les prononçons à l'anglaise, ce qui rend notre langage rocailleux et cacophonique. Le Français mâche, triture, avale les mots étrangers, les digère et se les assimile. Il les prononce à la française et les habille de même. De *roast-beef*, il fait rosbif qui va bien avec esquif et récif; de *toast*, il fait toste, qui rappelle riposte; de *ticket*, il fait tiqué, qu'avant longtemps, je le souhaite, il écrira tiquet, comme piquet et perroquet. A l'encontre du nôtre, le parler de France est assimilateur; de *cook's room*, chambre de cuisinier, il fait coquerond, de *riding-coat*, redingote; de *bowling green*, bowlingrin. Disons de plus que la langue et le tempérament français ne seront jamais influencés par les mots étrangers ainsi transformés, tandis qu'à nous il importe de lutter et de réagir. Nous n'avons pas un seul mot à perdre.

Les mots forment les langues comme les hommes forment les nations.

LES MAUX DE NOS MOTS

Un auteur d'origine anglaise, de nom anglais, mais de langue française, et fort moqueur, dit au début de son livre *John Bull et son île*: « On dit que le soleil ne se couche jamais sur les possessions britanniques: le soleil connaît son affaire, il sait qu'il ne faut jamais fermer l'oeil sur ces gredins. »

La Société du Bon Parler, voyant les mots anglais rôder autour de notre langue, y pénétrer habillés à l'anglaise, sans papiers de naturalisation ni passeports, s'est émue. Elle a lancé l'alerte. Ses chevaliers, porte-étendards, preux et vaillants soldats sont au garde à vous. Comme le soleil de Max O'Rell, ils ne se couchent jamais sur les précieux domaines de la langue française. Ils gardent l'oeil ouvert sur les mots-gredins.

De l'exotisme, première maladie que révèle l'examen de notre langue, passons à ce que vous me permettrez d'appeler le traductionnisme. Je m'explique.

Nombre des nôtres sont d'enragés, d'irréductibles et d'irréfragables traducteurs. Ils passent leur journée à traduire. Victimes de la loi du moindre effort, ils trouvent plus facile de traduire un mot anglais par un mot français qui a une physionomie identique que d'en chercher le véritable sens pour le rendre par le terme français approprié.

Ils imitent, copient, singent phrases et mots anglais. Cela devient grotesque et simiesque. En effet, traduire et singer ont de grandes affinités. L'homme a certains points de ressemblance avec les singes, et je ne dis pas cela pour faire de la peine aux singes.

L'Anglais dit: « How are you? » le Français: « Comment allez-vous? »; le Canadien: « Comment êtes-vous? » Je parle ici de ceux qui sont piqués de la mouche du traductionnisme. Ils traduisent « are you » par « êtes-vous ».

L'Anglais présenté dit: « Happy to meet you »; le Français: « Enchanté de faire votre connaissance », ou tout simplement « Enchanté »; le Canadien traduit: « Heureux de vous rencontrer ».

L'Anglais dit: « It makes no difference to me »; le Français: « Cela m'est égal, indifférent, équilatéral, je m'en moque, je m'en fiche, selon le cas. Le Canadien traduit toujours: « Cela ne me fait pas de différence ».

Si vous remerciez un Anglais qui vous rend service, il répond: « Welcome ». Si c'est un Français, il répond de diverses manières: « De rien, je vous prie, il n'y a pas de quoi, ce n'est pas la peine, à votre service, c'est un plaisir, et il sait y mettre des nuances. Si c'est un Canadien du genre dont nous parlons, vous ne lui ferez jamais dire autre chose que: « Bienvenu ». L'Anglais a dit: « Welcome », et le Canadien a traduit.

Et cette simiesque traduction l'amènera à dire, sans s'en apercevoir, exactement le contraire de sa pensée. On dit en anglais: « Ladies and gentlemen, I know that you are anxious to hear the next speaker... » (...que vous avez hâte d'entendre le prochain orateur). Quand un président traducteur dit: « Je sais que vous êtes anxieux d'entendre le prochain orateur », il énonce une bêtise. Il semble ignorer que *anxieux* n'a pas le même sens que son sosie *anxious*. Etre *anxieux*, c'est être dans l'anxiété, le malaise, dans les transes, de peur que l'orateur en question ne fasse des bourdes, ou ne dise des sottises.

Il arrive parfois que deux Anglais ne s'entendent pas et discutent. Un troisième arrive et dit: « Wait a minute. I'll take your part » à celui qui semble avoir raison, ou qu'il veut appuyer. Dans les mêmes circonstances, un Français dira: « Minute, minute, je vais prendre ton parti », ou « je vais prendre partie pour toi ». Le Canadien traducteur dira: « Attends un peu, je vais prendre ta part ». Encore victime du traductionisme. Car je ne sache pas que prendre la part de quelqu'un, ce soit lui venir en aide. Au contraire, c'est profiter du temps où il est mal pris pour le dépouiller, prendre ce qui lui revient.

La première victime du traductionisme, c'est l'enfant d'école astreint à l'étude simultanée de nos deux langues officielles. Il y a dans le catéchisme cette question: « Qu'est-ce qu'un plaideur de mauvaise foi? » Un élève a donné cete réponse: « C'est un homme qui va de porte en porte et vend toutes sortes d'affaires ». Son bilinguisme prématuré lui a fait confondre *plaideur* et *pedler*. Aussi, faut-il voir ce qu'il sert

LES MAUX DE NOS MOTS

sur ses copies d'examen, et sur ses dictées. Un professeur définit les dictées données à une classe d'élèves, des concours de fautes de français. A l'aide d'un dictionnaire, et nageant dans une mer d'imprécision, il traduit « les favoris du roi » par « the whiskers of the king »; « il était tiré à quatre épingles » par « he was pulled at four pins »; « il faisait la cour à ma sœur » par « he made the yard to my sister ». Un jour que des élèves avaient à traduire ces paroles d'un aviateur à son compagnon: « Fly, it is time ». (Pars, décolle, c'est le moment), ils cherchèrent *fly* dans leur dictionnaire et trouvèrent *mouche*, et l'on put lire sur les copies: « Mouche-toi, c'est le temps ». Un professeur ayant donné des phrases à traduire parmi lesquelles se trouvaient ces mots « We are short of cotton » (il nous manquait du coton), me montra sur l'une des copies: « Nous portions des shorts de coton ».

Et l'adulte, sur ce point, n'est pas supérieur à l'enfant. Beaucoup de personnes bien placées dans l'échelle sociale appellent leur automobile *un char*, et pour nulle autre raison que la suivante: On dit *a car* en anglais. Et il y a bien des sortes de *chars*: les chars électriques les chars à vapeur; les gros chars, les petits chars. Et quand une chose ne vaut rien, on dit: « C'est pas les chars ». Il n'y a qu'un cas où l'on ne parle pas de *chars* c'est lorsqu'il s'agit de chars d'assaut. Ceux-là, on les appelle *tanks*.

Les voyageurs interloqués lisent sur les affiches, *Marchandises sèches*, puis *Articles de seconde main*, piètres traductions de *Dry goods* et de *Second hand goods*. Les mots *Marchandises sèches*, que l'on ne voit jamais à la devanture des magasins de la Régie des Alcools, devraient être remplacés par *Tissus et nouveautés*. Les articles d'occasion, par une traduction traîtresse de *second hand boots and shoes*, deviennent, ce qui n'est pas logique, des bottines et des souliers de *seconde main*!

Une voiture d'enfant (a baby carriage) est devenu chez-nous *un carrosse de bébé*. Avouons que nos marmots commencent jeunes à *rouler carrosse*. On a traduit *carriage* (voiture) par carrosse, tout simplement, et cela à cause de la loi du moindre effort, parce que *carriage* et

carrosse se ressemblent orthographiquement, sans avoir, loin de là le même sens. Il y a une sorte de voiture d'enfant que le peuple appelle *carrosse anglais*.

— « Pourquoi, demandai-je un jour à un joyeux bonhomme, appelez-vous ces voitures-là des « carrosses anglais » ?

— C'est parce qu'il n'y a de la place que pour un bébé, me répondit-il en clignant de l'œil.

ETIENNE BLANCHARD, p.s.s.

LA MORT D'UN OISEAU

Collé sur le pavé, la carcasse broyée,
L'oiseau remue encore son aile déployée
Et de son œil farouche une larme de sang
Roule et trace un sillon jusqu'au bec impuissant.

Il regarde, étourdi, la nature embrouillée;
Et fébrile d'effort, sous la plume souillée,
La patte se raidit; mais soudain, faiblissant,
Elle tombe, et le corps s'effondre en gémissant.

Sur l'asphalte sali, il meurt dans une plainte;
Son aile se referme et sa voix s'est éteinte:
Finis sont les babils, les chansons, les essors!

Et moi, triste rêveur, je l'observe et je pense:
C'est ainsi que la mort jette dans le silence,
Une voix de poète après tous ses efforts!

ANTOINE G. RICHARD

114, rue St-André,
Ottawa, Ont.

Théâtre

LES FEMMES SAVANTES à l'enseigne de LA GRANDE HERMINE

Depuis le mois de septembre, on parle beaucoup de mademoiselle Claude Francis de la Comédie Française, venue à Québec afin de stimuler l'art dramatique parmi les canadiens de la vieille capitale. Il faut généreusement applaudir à une telle initiative; n'est-il pas facile de soupirer « pas de théâtre au Canada », et de ne rien faire pour combler cette lacune? Mademoiselle Francis, avec une audace louable et déconcertante, a fondé un conservatoire d'Art dramatique, et tous les mois ses élèves présenteront un classique. C'est magnifique, c'est beaucoup, c'est trop!! — En avril Claude Francis, dirigeait PHEDRE, et en mai, LES FEMMES SAVANTES. Le programme n'est-il pas un peu chargé pour des débutants? Ne serait-il pas plus sage de jouer moins souvent, et de jouer mieux? — Dans le désir d'aider les autres, il se glisse parfois celui de s'aider soi-même. Charité bien ordonnée... Mademoiselle Francis sacrifie, j'en ai peur, son besoin de servir l'Art dramatique, à l'ambition bien légitime de prouver aux Québécois ses dons de comédienne et l'excellence de son école. Le danger menaçant LA GRANDE HERMINE, c'est de présenter à un public de choix des spectacles où brille la vedette, mais dans lesquels les élèves font tristes figures. — J'ai vu LES FEMMES SAVANTES, et si j'ai à cœur d'encourager les manifestations artistiques des nôtres, je ne puis m'empêcher de mettre en garde les artistes de LA GRANDE HERMINE, contre leur impétuosité à monter des spectacles fréquents, pas tout à fait au point. — Jouer devant un auditoire au Conservatoire, et évoluer dramatiquement devant un public connaisseur, n'entraîne pas les mêmes responsabilités. — Ainsi, le cinq mai, au Palais

Montcalm, des jeunes talents locaux se sont efforcés de vivre du Molière. Ces comédiens sont tous sincères, mais outre mesdemoiselles Sinval et Francis, ils ont grandement besoin de cours de diction, de maintien, de mimique, enfin de tous les éléments qui forment le comédien. LES FEMMES SAVANTES, sont certes une comédie, mais il ne faut tout de même pas parodier ou caricaturer cette farce! — Les élèves de mademoiselle Francis ont joué à une allure vertigineuse; et je suis surprise de constater que la directrice confond mouvement général, à branle-bas et confusion en scène. Hommes et femmes agissaient selon les mêmes conventions; tous sautillaient, se dandinaient, sans nécessité. Que Bélise affecte une démarche précieuse, soit, mais que tous s'adonnent à une mimique nerveuse, cela ne m'apparaît pas du tout conforme aux traditions de la maison de Molière. —

Les costumes étaient d'époque mais non les maquillages et perruques. Pourquoi Trissotin arborait-il une chevelure grise et Vadius une toison noire? Le contraire n'aurait-il pas été mieux? — La majorité des costumes étaient verts, mais hélas cette couleur n'a pas justifié son espérance! Je conçois aisément que cette nuance convienne à quelques personnages, mais j'en déplore l'abus. —

Cette critique semblera sûrement sévère; trop d'aventures artistiques et dramatiques sont vouées à l'échec faute de préparation, pour que je taise ces commentaires. Plus nos jeunes se convaincront de l'impérieuse nécessité de pratiquer la patience et l'humilité, plus ils auront de chance de succès. —

Claude Francis vient faire œuvre éducative chez nous. Je l'en félicite et l'en remercie, mais je la supplie pour l'épanouissement de son école, de prendre le temps de bien enseigner à ses élèves, ce que sans doute, elle étudia durant de longues années. — Nous aimons les classiques, et nous sommes bien convaincus de leur importance dans notre formation dramatique. L'amour d'une chose rend exigeant, et afin de ne pas contribuer à répandre une légende voulant que les classiques soient ennuyeux, nos jeunes feraient mieux de s'astreindre à les jouer le plus parfaitement possible. Les pièces de Racine, de Molière et de Corneille ne sont pas

AMERIQUE FRANÇAISE

des monuments intouchables; il faut les rajeunir, les animer d'une ardeur qui ne confond pas bonne volonté et réel talent.

Je souhaite de tout cœur, que la saison prochaine de la GRANDE HERMINE, soit à la hauteur des incontestables dons de mademoiselle Claude Francis. —

SOLANGE CHAPUT-ROLLAND

LA CRITIQUE DES LIVRES

par Solange CHAPUT-ROLLAND

Germaine Guevremont: *En Pleine Terre*.

Depuis la parution de ses deux grands romans régionalistes, Germaine Guevremont occupe une des toutes premières places dans notre monde littéraire. Le Survenant et Marie Didace ont mérité de grands honneurs à leur auteur, et la presse européenne a reconnu officiellement l'excellence de la romancière du Chenal-du-moine. *En Pleine Terre*, est le prologue des deux romans de Germaine Guevremont; si on relit ces premiers traits de plume après avoir pris connaissance de *Le Survenant* et de *Marie Didace*, le livre se précise d'une façon étonnante. *En Pleine Terre*, est une paysannerie servant de toile de fond aux livres de l'auteur; le grand mérite de ce recueil de contes, est de prouver magistralement la force créatrice de Madame Guevremont. La maîtrise d'un écrivain s'évalue selon la carrure de ses personnages. On ne répètera jamais assez qu'un écrivain doit créer de toutes pièces des êtres fictifs portant dès leur naissance le poids de leurs destinées. L'écrivain, d'un seul coup d'œil, plutôt d'un seul coup d'âme, sous-pèse la valeur des fils de son imagination. — *En Pleine Terre* n'accuse pas encore les qualités littéraires des romans publiés plus tard, mais il permet à tous les personnages du Chenal du Moine, de s'engager fortement dans nos cœurs. Madame Guevremont campe, dans ce petit livre, tous les membres de la famille Beauchemin; elle les groupe et les décrit fortement, nous révélant d'un trait les caractères profonds de ses personnages. Par la suite, ses deux autres livres, restent fidèles à l'image entrevue de Didace, de Phonsine, d'Amable, de Marie-Amanda.

Germaine Guèvremont a compris ses personnages; un à un, ils lui ont donné la main et l'ont conduite aux derniers chapitres de son œuvre. *En Pleine Terre* creuse un sillon qui mène tout droit aux tristes sorts de la famille Beauchemin. — Germaine Guèvremont puise dans la nature un grouillement de vie, et son premier livre donne naissance à des êtres sains, portant fièrement leur destinée de paysan avec leur dévolue de défauts et de qualités.

Les chapitres de *En Pleine Terre*, rappelant la famille Beauchemin et les êtres du Chenal, m'apparaissent d'une plus grande valeur que les autres contes. Cette préférence est sans doute due à l'estime dans laquelle je tiens *Le Survenant et Marie Didace*. — Ces livres compteront sûrement parmi les classiques de notre littérature, madame Guèvremont a publié trois excellents volumes; son public lecteur attend impatiemment le quatrième.

Alain Grandbois: *Né à Québec*.

Alain Grandbois est un excellent écrivain. Ce poète se double d'un conteur habile, qui manie avec élégance, imagination et grand style une plume vive et colorée. — *Né à Québec*, un récit historique publié à Paris, il y a quelques années, vient d'être réédité par les Editions Fidès, dans leur très belle collection du Nénuphar. Les canadiens, en grande partie ignoraient cette œuvre de Grandbois, et tous trouveront un immense plaisir à lire les aventures qui ont meublé la vie de Louis Jolliet.

Monsieur Grandbois fait plus que raconter la vie de Jolliet d'après les manuscrits et les archives. Il a su recréer l'atmosphère de ces temps illustres, et les pages de *Né à Québec*, se ressentent de la belle poésie qui a toujours chanté dans les autres volumes de Grandbois.

LA CRITIQUE DES LIVRES

Son imagination, aidée de sa grande érudition lui a permis de reconstituer des incidents, de construire autour de la vie de Jolliet, une vie fictive qui a une âme bien réelle, bien conforme à ce que nous savons des rudesses et dangers d'une existence vouée à la découverte des incommensurables territoires de notre grand pays. — *Né à Québec* est une récit passionnant, de lecture agréable et de facture très belle.

L'auteur a multiplié les descriptions: il nous promène dans les bois, nous familiarise avec les vies nomades de nos Indiens, et toujours son constant souci du rythme et de la poésie baigne son récit. Je me souviens avec plaisir de: « Posés sur le brouillard comme des cathédrales de rêves, des icebergs élevaient des murailles de cristal éblouissant. »

Né à Québec, est un livre de grande qualité. Tout en instruisant le lecteur et en lui permettant d'acointer la belle figure de Louis Jolliet, Alain Grandbois lui donne la grande joie de découvrir en ces pages, de belles richesses littéraires.

Editions Fides, collection du NENUPHAR.

Marius Barbeau: *Le Rêve de Kamalmouk*.

Marius Barbeau est probablement notre auteur le plus prolifique. Folkloriste de réputation sérieuse, anthropologiste connu, le scientifique monsieur Barbeau, sait pour les besoins de sa cause endosser avec bonheur les habits du romancier, et sa plume raconte avec couleur les belles histoires des Indiens, en rapport avec leurs mœurs, us et coutumes, lesquels ont depuis toujours intéressé l'auteur. — *Le Rêve de Kamalmouk*, a été d'abord publié dans une première version anglaise sous le titre *The Downfall of Temlaham*. L'auteur l'a repris en français sous son titre actuel, et les éditions Fides viennent de l'éditer dans la collec-

tion du NENUPHAR. Cette édition de luxe s'encadre des illustrations de Miss Grace Melvin. Je ne suis pas qualifiée pour apprécier les talents du peintre, aussi je me contenterai de noter la justesse de ces desseins. Cependant, il aurait peut-être été mieux de nous les expliquer davantage.

Le Rêve de Kamalmouk, parle en faveur des durs combats qu'ont eu à livrer les Indiens pour conserver leurs traditions. Monsieur Barbeau écrit dans sa préface que son œuvre s'adresse « tout droit à notre conscience hautaine, pour ne pas dire pharisaïque, l'homme blanc qui se juge supérieur au reste de l'humanité. » Son roman raconte simplement mais avec bonheur la pénible histoire d'un Indien qui cherche à imiter les Blancs, et qui fidèle à ses coutumes, venge par le sang, la mort de ses fils. Il est poursuivi, traqué, et finalement tué par la police du Roi Georges. Cette histoire est étayée de descriptions des costumes portés par ces Indiens, de rappels des rites guerriers, d'évocations des sculptures totemiques, et de longs passages sur les incantations récitées par les femmes et les hommes de la tribu. Le livre est intéressant, mais il m'apparaît tout de même un peu long. Les hymnes des guerriers sont belles, mais à la longue elles lassent le lecteur. Monsieur Barbeau, a tout de même réussi à écrire un roman traitant de la vie et des traditions indiennes, sans succomber à la déformation de certains auteurs, qui croient que pour parler ce langage il faut absolument écrire une œuvre parée de tous les faux artifices qui souvent défigurent les beaux visages de nos Indiens.

Le Rêve de Kamalmouk, est un livre méritoire, et la Maison Fides a raison de le faire figurer parmi ses belles éditions des meilleurs auteurs canadiens.

Editions Fides. Collection du Nénuphar.

LA CRITIQUE DES LIVRES

Jean-Jules Richard: *Neuf Jours de Haine*.

Certains livres continuent de vivre en nous; le message d'un roman exerce quelques fois son influence, et notre âme sensible au besoin de se recréer une réalité plus belle, s'adonne à la joie de vivre intimement avec les êtres fictifs, de se nourrir de leurs vérités. — *Neuf Jours de Haine*, le roman de guerre de Jean-Jules Richard, nous tire de la vie fictive et de ses illusions, pour nous plonger en plein cœur d'une existence cahotée par les terribles conséquences de la guerre. — Ce livre, plus un récit qu'un roman, révèle au public canadien un jeune auteur audacieux, s'attaquant sans défaillir à un thème exploité depuis des siècles, et son œuvre traitée de manière distinctive et originale rejoint les pages d'écrivains tels Ernie Pyle, Maria Remarque, Roland Dorgelès. L'auteur a puissamment profilé ses personnages, et son trait de plume rappelle les caricatures terriblement humaines de l'artiste-soldat américain, Bill Mauldin. Ses poilus canadiens, ayant nom Frisé, Kouska, Noiraud sont de tous les peuples, et parlent le langage de tous les guerriers. — Le style de ce roman plein de souffle n'est pas à proprement parlé une écriture littéraire; les phrases courtes, hachées, trahissent la pulsation de l'auteur, elles sont un halètement qui se rythme sur l'accélération de l'action. Le soldat engagé dans une lutte sans merci, n'a pas le temps de s'analyser, de s'étudier; ses réflexes sont instinctifs, ses réactions rapides. Jean-Jules Richard est resté fidèle à cette façon de vivre. Les dialogues sont simples, les descriptions au point. On peut lui reprocher d'avoir trop répété son style saccadé, car il y a des longueurs dans *Neuf Jours de Haine*. Certains chapitres auraient certes été plus probants si l'auteur avait consenti à le émonder. Dans l'ensemble, le roman de Jean-Jules Richard est excellent, audacieux et débordant de vie. Il étonne et plaît par sa formule nouvelle; on le dirait écrit sous la poussée d'une rafale de mitrailleuse. « Le vacarme hurle. Toute la terre claque. La nuit cligne des yeux. Personne ne vient au monde. Quelqu'un plutôt va mourir. »

En dépit de quelques infirmités littéraires, le livre de Jean-Jules Richard mérite de nos Lettres. Il parle en faveur d'une littérature plus libre, plus consciente de tous les événements qui colorent notre existence.

Barthémély G. Lachelier: *Vissouville*. Illustré par Robert La Palme.

Le cercle du livre de France, vient d'ajouter à sa liste d'excellents romans publiés dans l'année. *Vissouville*, un livre de Barthémély Lachelier, est un ouvrage délicieux de fraîcheur et de descriptions exquises. L'auteur refait un voyage au sein de sa jeunesse, et ce pèlerinage accompli dans une lumière douce et sincère, s'étaie de souvenirs gais et tristes, ironiques et amusés. Le roman français ne nous a pas gâtés d'œuvres souriantes; les pages noires et tourmentées gonflent nos bibliothèques, et nos cœurs las de tressaillir aux cauchemars spirituels de personnages faméliques, se réjouissent de ce journal littéraire rempli d'images d'Epinal, lesquelles ont enjolivé l'enfance de la plupart d'entre nous. J'ai lu ce livre avec soulagement; comme ils sont normaux les agissements de ce petit gars élevé dans une roulotte de bohémiens sédentaires qui s'efforcent de bourgeoisie! — Trop d'écrivains nous livrent les secrets de leur âme enfantine, secrets souvent coupables et névrosés. Rien de ces révélations freudiennes dans *Vissouville*: la plume de l'écrivain court à la recherche de sa vie d'écolière, des belles journées ensoleillées des grandes vacances; l'auteur évoque les portraits des membres de sa famille, et comme lui, nous sourions aux aimables figures des tantes, oncles, et de tous les citoyens de Vissouville. La figure de la grandmère, bonne vieille bohème et excentrique qui gère les existences de ses cinq filles, cinq gendres et de leurs multiples enfants, en plus de celle du jardinier « prolifique par déférence », rappelle au lecteur canadien quelques ouvrages américains. Comment ne pas apparenter *Vissouville*, à *Life With Father*, et le situer dans un décor de *You Can't Take It With You*. — Le volume de souvenirs de Lachelier, est écrit en un style d'une belle venue. J'espère que l'auteur le fera suivre d'un second ouvrage rédigé autour de la famille habitant Vissouville.

Robert La Palme a illustré avec l'humour et le talent qu'on lui connaît, quelques unes de pages de *Vissouville*. Notre compatriote dessine avec un trait de crayon incisif et net, les péripéties du héros de Lachelier. Ses illustrations sont amusantes et cadrent magnifiquement dans le style piquant de l'auteur. Le croquis en marge de « L'oncle Mo-

LA CRITIQUE DES LIVRES

deste vivant dans l'intimité des corps célestes » est un véritable conte, et celui qui orne le chapitre « Circonstances de mon assassinat » est un petit chef-d'œuvre d'humour plastique.

Le Cercle du Livre de France, mérite des félicitations pour cette très belle édition.

Romain Gary: *Le Grand Vestiaire*.

« Le Grand Vestiaire », roman de Romain Gary est l'heureux choix du Cercle du livre de France. Une fois de plus, ce club littéraire apporte aux lecteurs canadiens et européens un livre intéressant rempli des qualités essentielles à l'ouvrage qui se hausse au dessus des histoires propres à exciter l'imagination du public sans jamais le forcer à méditer sur les vérités étalées.

« Le Grand Vestiaire » c'est l'histoire des « dead ends kids » de France. L'auteur met à jour cette plaie de notre société actuelle; la guerre et son secouement terrible ont favorisé l'initiative de toute une jeunesse livrée à elle-même, à ses tristesses à ses dangers.

Le marché noir opéré par des gamins orphelins et abandonnés, offre à l'écrivain des possibilités incommensurables d'affabulation; si en général je n'aime guère qu'on exploite des misères pour en faire de beaux contes, je reconnais la valeur du livre de Romain Gary. Il met à jour, dans une lumière cruelle, mais jamais artificielle les atroces négoes des pauvres petites gouapes, victimes innocentes d'un conflit précipité par les machinations des « dudules » (adultes dans la langue de Gary).

Le premier chapitre, racontant l'accueil fait aux orphelins de guerre par une association plus politique que charitable est une véritable satire adroitement dosée par l'auteur. Recueilli par un meneur de tripot, monsieur Vanderputt, un gosse dont le père a été tué par les Allemands,

s'emploie en ignorance de cause à revendre avec profit des produits pharmaceutiques et des marchandises de toutes sortes. Il rencontre deux amis, Josette et Léonce deux épaves de la vie comme lui. Les héros de ces jeunes sont Humphrey Bogart et Laureen Bacall, enfin des types capables de les « épater » par leur force et leur agressivité. Je suis enchantée de la force descriptive de Romain Gary. Il a campé des silhouettes inoubliables... Vanderputt, Josette, Kuhl, Sacha, tous misérables fantoches de nos années de misères morales. Romain Gary a conservé un ton familier mais de bon goût, et jamais l'écrivain ne succombe à l'attrait des grossièretés qui salissent irrémédiablement les caractères fictifs. J'aime le tact de l'auteur, et il faut admettre que le sujet de *Le Grand Vestiaire* prêtait à la charge.

Luc Martin, le personnage central, est tourmenté par la mort de son père. Confusément, il sait que ce sacrifice n'a pas été consommé pour permettre à des gens tels Vanderputte et Kohl de continuer leur trafic honteux. Hanté par un livre que lui a laissé son père, Luc ne se peut résoudre à vivre dans cette atmosphère interlope, de drogue, de marché noir. Et à la fin du livre, lorsque l'auteur nous le montre cherchant en dépit des crimes dont Vanderputte est accusé à protéger cet homme qui l'a recueilli, pour l'enrôler dans son équipe de jeunes dévoyés, c'est bien pour indiquer la noblesse qui l'habite. Il tuera Vanderputte, dans un geste impérieux pour rayer de la terre tous les Vanderputte qui sont responsables de tant de misères morales, de tant de saletés.

« *Le Grand Vestiaire* » n'est pas un livre gai. Il force à réfléchir à s'apitoyer sur cette jeunesse misérable, sur ces misères effroyables. Le Cercle du Livre de France a bien fait de le choisir; il nous rend conscients de nos responsabilités et nous force à reléguer au second plan notre égoïsme et notre bonheur tranquille.

Le Cercle du Livre de France.

LA CRITIQUE DES LIVRES

Jean Simard: *Hôtel de la Reine*.

Les romanciers canadiens ne gâtent pas leur public. C'est donc avec une joie pleine d'espérance que le lecteur accueille le second volume de Jean Simard. Les amateurs de romans seront enchantés de la survie de Félix, d'un Félix adulte promenant dans Saint Agnan son « estocade au cœur. » — *Hôtel de la Reine*, est un livre intéressant et il convient de bien l'étudier.

« Le livre veut être écrit, ce qui est différent. Il s'impose à vous », nous dit Jean Simard. Un auteur choisit rarement son sujet; la vie lui révèle le secret de certains êtres, et il se doit de nous les raconter. L'expérience littéraire de Jean Simard n'est pas conclusive d'une exigence profondément ressentie. L'écrivain a ressuscité Félix afin de pouvoir s'exprimer à travers lui. Porte-parole de l'auteur, Félix n'a pas toujours droit de cité dans les paysages de *Hôtel de la Reine*; le lecteur s'agace de cette imposition, préférant des types d'hommes aux réminiscences ironiques de ce personnage désabusé. Saint Agnan, village prétexte à une pléthore de touristes, est un pays propice aux moqueries littéraires de Jean Simard. Plusieurs chapitres sont tirés de la réalité et pour ma part, je ne vois rien de choquant à cette transposition. L'auteur excelle à dauber les démarches guindées et les ridicules des êtres rencontrés au cours des promenades de Félix. J'aurais aimé retrouver dans *Hôtel de la Reine*, un élan de cœur, un sourire simplement apitoyé; l'esprit pétillant du romancier aiguisé par une ironie voltairienne, nous éloigne de ce livre amusant. Tout le monde peut rire de ses semblables; sous les extérieurs gauches des hommes se cache souvent un cœur généreux. Jean Simard l'a peut-être un peu trop oublié.

L'auteur de *Hôtel de la Reine* écrit; « Que l'esthétisme non l'éthique doit le préoccuper; qu'il lui appartient de décrire son héros non de le juger ». Je souscris à la logique de cette position si elle motive un désir de servir l'Art, non la vie. Gide affirme que la morale « est une dépendance de l'Esthétique », et il prouve dans ses œuvres la gratuité de cette opinion. Il ne me semble pas que Jean Simard garde un souci cons-

tant d'esthétisme; son livre n'atteint pas toujours l'âme, et sans elle La Beauté est un raisonnement lucide et intelligent, mais froid et distant.

Les citations abondent dans *Hôtel de la Reine*, et l'explication donnée par l'auteur m'inquiète. L'œuvre d'art se justifie d'elle-même. Toute formule longuement analysée risque de nuire à l'équilibre de l'œuvre. — De toutes façons, j'aurais préféré lire plus de Jean Simard, et moins de tous ses maîtres.

Malgré ses restrictions, *Hôtel de la Reine*, est un livre humoristique et amusant. Ecrit dans une langue châtiée, parfois à l'excès, le volume mérite l'attention et la sympathie. L'auteur nous livre ses réflexions sur ses semblables. C'est son droit d'ironiser sur tout et tous, mais c'est également le nôtre de souhaiter un troisième volume plus humain, au sens tendre du mot.

L'écrivain de *Hôtel de la Reine* s'inspire de ceux qu'il cite; il se dégage bien de ses maîtres, mais sait retenir d'eux l'essentiel. En matière d'art, l'essentiel consiste à s'affranchir de toute tutelle pour donner libre cours à l'individualité. Fort heureusement Jean Simard en a à revendre!

Les Editions Variétés.

SOLANGE CHAPUT-ROLLAND



Secrétariat de la Province de Québec

HONORABLE OMER CÔTÉ
Ministre

JEAN BRUCHÉSI
Sous-ministre

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

3450, rue Saint-Urbain

COURS DU JOUR

Section d'art: Cours complets de cinq années d'études conduisant aux diplômes de peinture décorative, de sculpture, d'illustration, d'art publicitaire et de professorat de dessin.

Section d'architecture: Cours régulier de six années d'études permettant l'obtention du diplôme d'architecture de la province de Québec.

COURS DU SOIR

Dessin d'art, Dessin architectural,
Modelage statuaire.

Les concours d'admission ont lieu au début de septembre.

On se renseigne auprès du secrétariat.

ROLAND-HÉRARD CHARLEROIS
Directeur

(Publié par l'Office provincial de publicité)



Il y a DEUX GENRES de Service Aéropostal pour Outre-Mer

Assurez-vous que
vous utilisez correctement le **BON GENRE**

Avec le service fréquent et rapide fourni maintenant par les avions-poste transocéaniques, il est sage de faire tous vos envois pour outre-mer par AÉROPOSTE.

MAIS ASSUREZ-VOUS QUE VOTRE LETTRE EST AFFRANCHIE SUFFISAMMENT!

Il y a deux méthodes différentes de hâter la transmission de vos envois outre-mer; le SERVICE AÉROPOSTAL ordinaire... et les LETTRES-AVION CANADA spéciales.

Bien que le service soit identique, il y a une grande différence en ce qui concerne les tarifs et les règlements. La connaissance de ces différences vous fera épargner à vous ainsi qu'à ceux à qui vous écrivez de l'argent, du temps et des ennuis. Voici ces différences en résumé:

SERVICE AÉROPOSTAL ordinaire

Pour le Royaume-Uni, l'Irlande du Nord, l'Eire et l'Europe, le tarif est de 15¢ pour chaque ¼ d'once.

Pour l'Amérique Centrale, Cuba, le Mexique, les Bermudes, les Antilles et l'Amérique du Sud, le tarif est de 10¢ pour chaque ¼ d'once.

A destination d'Hawaï, le tarif est de 7¢ pour la 1re once, et de 5¢ pour chaque once supplémentaire.

A destination de tous les autres pays le tarif est de 25¢ pour chaque ¼ d'once.

Faites toujours peser vos lettres-avion pour outre-mer afin de vous assurer qu'elles sont suffisamment affranchies. N'oubliez pas — le destinataire doit payer le double de l'insuffisance d'affranchissement lorsqu'elles sont insuffisamment affranchies.

LETTRES-AVION CANADA spéciales

Ces formules de lettres pliantes, affranchies d'avance, sont très commodes et sont en vente à raison de 10 ou 15¢ à n'importe quel bureau de poste.

La lettre-avion de 10¢ peut être expédiée seulement au Royaume-Uni, à l'Irlande du Nord, à l'Eire, à l'Amérique Centrale, à Cuba, au Mexique, aux Bermudes, à l'Amérique du Sud et aux Antilles.

La lettre-avion de 15¢ peut être expédiée à tous les autres pays, y compris ceux de l'Europe continentale, auxquels s'étend le service de la poste aérienne.

9-2FL

POSTES CANADA



PUBLIE AVEC L'AUTORISATION DE L'HON. ERNEST BERTRAND, C.R., M.P. MINISTRE DES POSTES